

DÉBUT DES LUMIÈRES
OU SIMPLE PLAGIAT ?
LA TRÈS VOLTAIRIENNE PRÉFACE
DE L'HISTOIRE DE ŞANIZADE MEHMED
ATAULLAH EFENDİ

Ş

anizade Mehmed Ataulлах Efendi (?-1826) est célèbre pour un certain nombre de faits qui le placent parmi les personnages marquants de la vie intellectuelle et scientifique ottomane du début du XIX^e siècle¹. Il est avant tout connu pour avoir été un des premiers parmi ses contemporains à s'intéresser aux progrès de la médecine occidentale et à publier des traités en partie inspirés ou traduits d'ouvrages européens. Il s'agit essentiellement d'une « pentalogie » médicale, *Hamse-i Şanizade*, dont seuls les trois premiers livres furent publiés de son vivant,

Edhem Eldem, professeur des universités, Boğaziçi Üniversitesi, Tarih Bölümü, 34342 Bebek-İstanbul, Turquie.
eldem@boun.edu.tr

¹ Cet article développe une première version de vulgarisation sur le même sujet : Eldem, « El-hayretü'l-azime fi'l-intihalati'l-garibe » (voir bibliographie en fin d'article). Je tiens à remercier mon collègue Hakan Karateke qui, le premier, avait attiré mon attention sur la composante « archéologique » de la préface de Şanizade ; mon étudiant Murat Şiviloğlu qui me procura bien des textes et documents auxquels je n'avais pas accès lors de la rédaction de la première version de cet article ; la Fondation pour l'histoire (Tarih Vakfı) et enfin, le département d'Études islamiques de l'université de Bonn (Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, Philosophische Fakultät, Abteilung für Islamwissenschaft) où un très agréable et fructueux séjour en tant que professeur invité m'a permis de me consacrer à la préparation de cette étude.

en 1820, en un seul volume². On connaît aussi plusieurs exemplaires manuscrits de son *divan* ou recueil de poèmes, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages de mathématiques et de science militaire. Toutefois je ne me pencherai ici que sur une de ses œuvres, son *Histoire (Tarih-i Şanizade)* retraçant les événements de 1808 à 1821, qu'il rédigea en tant qu'historiographe officiel de l'État (*vak'a-nivis*), mais qui ne fut publiée que bien plus tard, entre 1284 et 1291 (1867-1874), en quatre volumes³. En réalité, ce n'est pas tant l'*Histoire* de Şanizade à laquelle je compte m'intéresser ici, que sa « Préface sur les règles de la science de l'histoire et sur la méthode d'étudier les livres d'histoire » (« *El-mukaddime fi kava'id-i fenni't-tarih ve usul-i mütalaati't-tevarih* »), longue de onze pages dans l'édition de 1867 du même ouvrage⁴. La raison en est toute simple : j'ai découvert récemment que cette préface était dans sa plus grande partie une traduction d'une version tardive et développée de l'article « Histoire » que Voltaire avait rédigé pour la célèbre *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert⁵.

On comprendra dès lors que l'objectif de cet article n'est pas d'étudier le rôle de Şanizade en tant qu'historien et historiographe, mais plutôt de tenter de comprendre la nature du processus qui le poussa à « s'inspirer » de Voltaire pour sa préface et la manière dont il tenta d'adapter ce texte aux besoins d'un ouvrage destiné à devenir une chronique officielle de l'Empire. Notons tout de suite – et c'est pourquoi je parle de « découverte » – que l'auteur ne fait aucune mention de Voltaire ; il est néanmoins surprenant que jusqu'ici personne n'ait découvert ce plagiat exemplaire. D'ailleurs ce qui est véritablement navrant, ce n'est pas tant que cette « inspiration » n'ait pas été identifiée, mais plutôt que le doute n'ait même pas effleuré l'esprit de générations de chercheurs. En effet, comment ne pas s'être posé la question de savoir ce qui avait bien pu pousser Şanizade à parler, entre autres, des marbres d'Arundel, du Pérou, du Mexique ou même des Tlaxcala ? Sans vouloir médire des chroniqueurs ottomans, n'était-ce pas là un signe évident d'un emprunt à des sources occidentales qui aurait dû attiser la curiosité des historiens⁶ ?

² Voir à ce sujet Bianchi, *Notice*.

³ *Şanizade Tarihi*. Il existe une édition critique en deux volumes de cette *Histoire* : *Şânî-zâde Târîhi*.

⁴ *Şanizade Tarihi*, vol. I, p. 6-16.

⁵ Voltaire, « Histoire », 1765.

⁶ Ce sont mes recherches sur l'histoire de l'archéologie dans l'Empire ottoman qui m'ont amené à lire la préface de Şanizade, mon collègue Hakan Karateke ayant eu la

Ceci est d'autant plus vrai que Şanizade Mehmed Ataulah Efendi fait partie des individus censés avoir activement contribué aux courants de modernisation et d'occidentalisation du premier quart du XIX^e siècle⁷. À la suite d'un cursus traditionnel dans les *medrese* de la capitale, Ataulah Efendi avait jugé nécessaire de parfaire sa formation par des études de médecine et d'ingénierie. Cet intérêt pour les sciences s'était nécessairement doublé de l'apprentissage des langues, notamment de l'italien et du français, dont il dut faire usage pour une grande partie de ses publications scientifiques. On sait ainsi qu'il a traduit les *Cours de mathématiques* de l'abbé Charles Bossut (1730-1814)⁸, le célèbre ouvrage de médecine d'Anton von Störck (1731-1803)⁹, ainsi que les *Instructions militaires* de Frédéric II de Prusse sur la demande expresse du sultan Selim III¹⁰. Comme il ne connaissait vraisemblablement pas l'allemand, il utilisa pour traduire ces deux derniers ouvrages des traductions en langue italienne et française¹¹. Certains prétendent qu'il connaissait le latin ; en tout cas il semble avoir connu le grec, du moins assez pour pouvoir traduire le contenu des placards et pamphlets révolutionnaires distribués au début de l'insurrection grecque. L'inventaire après décès de ses biens confirme, sans le préciser, son goût pour les livres occidentaux : on y découvre en effet pour 2 000 piastres de « livres en langue(s) européenne(s) » (« *Frenğiyyü'l-ibare bir mikdar kütüb* ») et « cinq volumes de livres en langue(s) européenne(s) » (« *Frenğiyyü'l-ibare kütüb cild aded 5* »)¹².

gentillesse d'attirer mon attention sur les références qu'il y faisait concernant l'usage d'indices archéologiques en histoire.

⁷ L'*Histoire* de Şanizade dans sa version imprimée comprend une très courte biographie anonyme (*Şanizade Tarihi*, vol. I, p. 1) et une description en deux pages par l'auteur lui-même de ses œuvres et de sa nomination au poste d'historiographe (*ibid.*, p. 4-5). Si l'on exclut un assez grand nombre d'articles et d'opuscules traitant de son œuvre médicale, il n'existe qu'une courte biographie de Şanizade : Zülfikar, *Tabîp Şânî-zâde Mehmed Atâullah*. L'édition critique de Yılmazlı donne en introduction une bio-bibliographie très semblable à celle de Zülfikar (*Şânî-zâde Târîhi*, vol. I, p. xlv-cxi).

⁸ Bossut, *Cours*. Ouvrage réédité assez régulièrement jusqu'en 1808.

⁹ Störck, *Medicinish-praktischer Unterricht*.

¹⁰ Friedrich II, *Des Königs von Preussen Majestät*.

¹¹ Pour l'ouvrage de von Störck, il se serait agi d'une traduction de Bartolomeo de Battisti ; pour celui de Frédéric II, il est vraisemblablement question de la traduction de Georg Rudolf Faesch. Le voyageur polonais Edward Raczyński parle d'un « vieil homme très instruit qui a traduit les ouvrages militaires de Frédéric II en turc » (Raczyński, *Dziennik Podróży*, p. 384). Pour des raisons qui m'échappent complètement, le traducteur de ce récit de voyage en turc fait dire à Raczyński que Şanizade « parlait couramment le français » (Raczyński, *1814'de İstanbul ve Çanakkale'ye Seyahat*, p. 185). Cette information est bien sûr reprise telle quelle par tous les auteurs s'étant intéressés à Şanizade.

¹² Şeriyeye Sicilleri Arşivi, Kısmet-i Askeriye, 5-1193, f° 95.

Il est donc clair que Şanizade avait des connaissances scientifiques et linguistiques suffisantes pour s'ouvrir à une littérature occidentale qui commençait à peine à percer dans les cercles intellectuels ottomans de l'époque. Un des exemples les plus flagrants de son engagement intellectuel était sa participation aux activités de la célèbre société savante connue sous le nom de Beşiktaş Cemiyet-i İlmiyyesi (société scientifique de Beşiktaş). Les membres de cette société, à mi-chemin entre salon littéraire et académie, se réunissaient à Ortaköy, dans le *yalı* d'İsmail Ferruh Efendi, pour discuter de science et de littérature et pour dispenser des cours à un petit nombre d'élèves triés sur le volet. İsmail Ferruh Efendi y enseignait la littérature, Kethüdazade Ârif Efendi la philosophie, Fehim Süleyman Efendi le persan et Şanizade Mehmed Ataulah Efendi les sciences naturelles¹³. Il semble d'ailleurs que la réputation de libres penseurs qu'ils acquièrent fut la cause première de l'arrestation et de l'exil de ces intellectuels à la suite de l'abolition du corps des janissaires et de l'ordre des Bektachis, lorsqu'ils furent victimes d'un amalgame entre leur curiosité scientifique et la philosophie hétérodoxe de cette confrérie. Selon certains, cette disgrâce était le fait de l'archiatre Behcet Efendi qui, motivé par sa haine profonde pour Şanizade, non satisfait de l'avoir d'abord fait démettre de ses fonctions d'historiographe, profita ensuite des circonstances de l'« heureux événement » (« *vak'a-i hayriye* ») de juin 1826 pour l'accuser, lui et ses confrères, de sympathies bektachies et de provoquer ainsi son exil¹⁴.

¹³ Ahmed Cevdet Paşa, *Ta'rîh-i Cevdet*, vol. XII, p. 212-213.

¹⁴ *Ibid.*, p. 213-214. Si l'on en juge par le fait que son successeur, Sahhaflar Şeyhizade Mehmed Esad Efendi, fut nommé historiographe le 15 *safer* 1241 (29 sept. 1825), il apparaît que Şanizade fut démis de ses fonctions peu de temps avant cette date et en tout cas près d'une année avant l'abolition des janissaires et des Bektachis (*Şânî-zâde Târîhi*, p. lvi, n. 3). Un document des archives ottomanes donne le détail de cette disgrâce, en précisant que Mahmud lui-même avait informé le grand vizir et le *sheikh ul-islam* de ce que Şanizade avait eu « des comportements inacceptables et contraires au plaisir impérial » et qu'il avait par conséquent ordonné « qu'il fût démis de ses fonctions et remplacé ou que le *sheikh ul-islam* lui conseillât vivement d'abandonner ces actes répréhensibles » (« *Geçende semâhatlü Şeyhü'l-İslâm Efendi dâ'ileriyle bi'l-ma'iyye rikâb-ı hümâyûn-ı şâhânelerine ruhsûde olduğumuzda vak'a-nüvis Şânîzâde 'Atâ Efendi'nin rızâ-yı hümâyûn-ı şehinşâhilerine muhâlif ba'zı nâ-münâsib ahvâline mebnî 'azl ü tebdîline veyâhûd o misillü ahvâl-i nâ-merziyeyi terk eylemesi efendi-i müşârûn ileyh tarafından kendîye tenbîh olunması husûslarına dâ'ir şerefrîz-i sudûr olan fermân-ı hümâyûnları iktizâsı üzere [...]* »). Le commentaire du sultan apposé à ce document suggère qu'il avait finalement opté pour le remplacement de Şanizade, en précisant qu'il était « essentiel que toute personne nommée à la charge d'historiographe, en plus de ses talents et capacités, fût aussi dotée de piété et d'un caractère vertueux [et que] si ce Şanizade Ata Efendi avait été nommé à ce poste, il était évident qu'il n'était guère remarquable par ses talents et son

Le témoignage de J.-Fr. Michaud allait dans le même sens, soulignant le caractère novateur et curieux de cet érudit et reliant sa chute aux intrigues et médisances de ses ennemis :

« Près du village d'Orta-Keui, vivait un philosophe turc, d'une famille d'ulémas, nommé Chani-Zadé, qui a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine et l'histoire naturelle ; tranquille dans son kiosque, il ne songeait qu'à étendre ses connaissances ; plusieurs langues d'Europe, entre autres la langue française, lui étaient familières, et nos meilleurs ouvrages d'Occident charmaient sa solitude. Chani-Zadé aimait à cultiver les fleurs, à étudier les plantes ; son bonheur était de pouvoir placer un livre d'Europe dans sa bibliothèque, une plante de nos pays dans son jardin¹⁵. Mais l'intrigue et le mensonge, qui n'épargnent personne, vinrent troubler les jours du philosophe musulman ; les janissaires étaient tombés depuis peu sous les coups du sultan Mahmoud, et Chani-Zadé, accusé par des envieux d'avoir tenu des propos contre le gouvernement, fut exilé dans l'Asie Mineure en 1827 »¹⁶.

Michaud se trompait sur la date de son exil, qui eut lieu en 1826 ; il semble aussi avoir ignoré qu'il mourut la même année dans son lieu d'exil, la petite bourgade anatolienne de Tire¹⁷. Deux versions sont

caractère » (« *Bu vak'a-nüvislik cümlelerinin ma'lûmu olduđu üzere esrâr-ı devletden bir me'mûriyet-i mahsûsa olmağla bu husûsa her kim me'mûr u ta'yîn kılınur ise elbette hüner ü ma'rifetinden başka mütedeyyin ve salâh-ı hâl ile mevsuf olmak lâzimedendir Bu Şânizâde 'Atâ Efendi bu husûsa me'mûr kılınmış ise de hüner ü selika cihetiyle de öyle pek erbâb olmadığı ma'lûmdur* ») : BOA, HAT 639/31485, 1243 (1827-1828), en fait *ca muharrem-safer* 1241 (août-sept. 1825). On ne sait pas exactement de quels « comportements inacceptables » Şanizade avait été accusé ; toujours est-il que le commentaire de Mahmud sur la piété et la vertu attendues d'un historiographe laisse deviner qu'il s'agissait probablement d'un certain laxisme religieux, peut-être en relation avec ses activités scientifiques et médicales et ses sympathies avouées pour la science européenne. Toutefois ce n'est que près d'un an plus tard, probablement dans le contexte de la campagne menée à partir de juin 1826 contre les Bektachis, accusés d'hérésie et de collusion avec les janissaires, que Şanizade fut victime de cette seconde et encore plus sévère disgrâce. Le fait que la décision de son exil ait été incluse dans le décret prévoyant la fermeture et la destruction de neuf couvents (*tekke*) de derviches bektachis et l'exil de trois autres personnalités accusés par le sultan lui-même d'avoir des « croyances fausses » (« *'akâ'id-i bâtila* ») laisse peu de doute quant à la nature des accusations qui avaient été portées contre lui : BOA, HAT 500/24493, 1242 (1826).

¹⁵ Je ne peux m'empêcher de relever l'ironie flagrante, dans ce contexte particulier, de l'image de Şanizade en philosophe turc cultivant son jardin.

¹⁶ Michaud, Poujoulat, *Correspondance*, p. 314.

¹⁷ Il est intéressant de noter que la mort de Şanizade eut sa place dans la presse française, du moins dans *Le Figaro* où figurait parmi les « coups de lancette » l'information suivante : « L'historiographe Shani Zadé est mort. M. Quatremère peut demander cette place : on ne siffle pas en Asie mineure » (*Le Figaro*, 19 oct. 1826, p. 4). On aura compris que cette information n'était qu'un prétexte pour lancer une pique à l'encontre d'Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy (1755-1849) qui s'était fait siffler à l'Académie

connues de la cause de sa mort. Il mourut, disent certains, de tristesse et de désespoir devant le malheur qui l'avait frappé ; d'autres prétendent qu'il mourut d'apoplexie en entendant un émissaire du palais arrivé d'Istanbul déclarer par mégarde qu'il avait été envoyé pour son « extermination » (*itlaf*), alors qu'il voulait parler de sa « libération » (*itlak*)¹⁸. *Se non è vero...*

Musulman éclairé, homme de science et d'érudition, sympathisant de la science occidentale, libre penseur proche de l'humanisme bektachi, cible du conservatisme et des intrigues de l'établissement religieux, victime de l'autocratie du sultan Mahmud, Şanizade Mehmed Ataullah Efendi avait le profil idéal d'un précurseur des sciences et des Lumières dans le monde ottoman et islamique. On ne s'étonnera donc pas de ce qu'il ait recueilli, bien après sa disparition, les suffrages de la plupart des historiens et commentateurs s'étant intéressés à l'histoire intellectuelle de l'Empire ottoman au XIX^e siècle et, plus particulièrement, à la question de la modernisation et de la transformation des mentalités sous l'influence des sciences et de la pensée occidentales¹⁹. Parmi les admirateurs de Şanizade, retenons tout particulièrement Ahmed Cevdet Pacha qui fut un de ses plus brillants successeurs au poste d'historiographe de l'Empire qu'il occupa de 1855 à 1865 et dont il tira sa célèbre *Histoire, Ta'rîh-i Cevdet*, publiée entre 1858 et 1884 et couvrant les événements de 1774 à 1825²⁰.

Ahmed Cevdet Pacha – alors encore Efendi – s'inspira largement des écrits de Şanizade qui constituèrent une de ses principales sources d'information pour la première moitié du règne de Mahmud II²¹. Toutefois, le plus grand compliment qu'il fit à son prédécesseur fut de reprendre la totalité de sa préface en appendice du 11^e volume de sa propre *Histoire*²². Même si cet emprunt n'est pas commenté, on sent bien qu'Ahmed Cevdet lui avait accordé cette place parce qu'il y attachait une

quelques jours auparavant, en raison de « son style pesant et incorrect, [...] ses réflexions soporifiques et ses éternelles dissertations sur les beaux-arts » (*Le Figaro*, 9 oct. 1826, p. 4).

¹⁸ Zülfikar, *Tabîp Şânî-zâde Mehmed Atâullah*, p. 28.

¹⁹ Pour une liste des commentaires et épithètes flatteurs à son égard, voir *Şânî-zâde Târîhi*, p. xci-xcii.

²⁰ Sur Ahmed Cevdet Pacha et son *Histoire*, voir Neumann, *Das indirekte Argument ; id., Araç Tarih Amaç Tanzimat*.

²¹ Ahmed Cevdet Paşa, *Ta'rîh-i Cevdet*, vol. I, p. 10 ; Neumann, *Araç Tarih Amaç Tanzimat*, p. 91, p. 156, p. 159 ; *Şânî-zâde Târîhi*, p. lxxv-lxxvi.

²² « Şanizade Tarihinin Mukaddimesi » : *Ta'rîh-i Cevdet*, vol. XI, p. 301-311.

importance particulière. La raison en est probablement qu'elle introduisait une nouveauté de taille, celle d'une préface traitant de la nature, de la méthode et de l'utilité de l'histoire. Étant donné que la plupart des chroniques ottomanes avaient pour toute introduction des prières à la gloire de Dieu, du souverain et de l'État, on comprendra aisément que la préface de Şanizade jurait avec la tradition. D'ailleurs Ahmed Cevdet lui-même s'y était essayé, avec un premier volume entièrement consacré à la préface (*mukaddime*)²³. Il ne faut cependant pas s'y méprendre : la plus grande partie de cette préface à rallonge était consacrée à une sorte de résumé des faits et termes historiques jugés nécessaires avant d'entamer le récit des événements à partir de l'année 1188 (1774). De fait, seule la première quinzaine de pages du volume était consacrée à des questions générales de méthode et d'écriture : il y était question des « sources de l'Histoire de Cevdet (« *Ta'rîh-i Cevdet'in me' hazları* »), de « la nécessité et l'utilité de la science de l'histoire » (« *'ilm-i ta'rîhin lüzûm u fâ'idesi* ») et enfin des « états et composantes des gouvernements » (« *hükûmetlerin etvâr ü aksâmı* »)²⁴. Or il faut le reconnaître, les propos de Cevdet n'avaient vraiment rien d'extraordinaire : ils se limitaient à quelques platitudes sur l'évolution de la société humaine de peuplades primitives et précaires en communautés complexes et efficaces, à des remarques sur l'avantage que pouvaient retirer de l'histoire les grands de ce monde et à une vague typologie des divers systèmes politiques qui se terminait par une glorification du système ottoman comme étant le plus parfait au monde. Il ne fait aucun doute que, près d'un demi-siècle plus tôt, Şanizade avait fait preuve de bien plus d'ouverture et de curiosité – et pour cause.

Il est d'ailleurs frappant de voir que le premier à complimenter Şanizade sur la qualité de sa préface fut le sultan lui-même : « La préface d'Ataullah Efendi est fort réussie ; qu'on la recopie d'une bonne main pour la soumettre à mon auguste personne » (« *'Atâu'llah Efendi'nin mukaddimesi güzel olmuş Bir okunaklı yazı ile tebyîz olunub taraf-ı hümayûnuma takdîm olunsun* ») avait-il inscrit de sa propre main en haut d'un placet qui l'informait de ce que Şanizade, récemment nommé historiographe, demandait à voir les notes de son prédécesseur, feu Âsım

²³ « *Bu tertîb-i cedîde göre cild-i evvel mukaddimeden 'ibaret kalmışdır* » (« dans cette nouvelle édition, le premier volume ne consiste plus qu'en la préface » : Ahmed Cevdet Paşa, *Ta'rîh-i Cevdet*, vol. I, p. 1).

²⁴ *Ibid.*, p. 4-17. Pour un commentaire de ces parties, voir Neumann, *Araç Tarih Amaç Tanzimat*, p. 153-163.

Efendi et accompagnait sa demande de « la préface de l'histoire qu'il allait commencer à rédiger » (« *bed' edeceği ta'rîhin dîbâcesini terkîm ü i'tâ etmekle* »)²⁵. Si l'on peut en déduire que ce n'était donc pas à sa préface qu'il devait sa nomination à ce poste prestigieux, ce document n'en prouve pas moins que c'est ce texte en particulier que Şanizade s'empressa de soumettre à son maître tout au début de sa carrière. C'est donc qu'il en était fier et qu'il était sûr de faire bonne impression en donnant à lire les idées qu'il avait en grande partie « empruntées » à Voltaire.

C'est là l'aspect le plus paradoxal de l'exercice de Şanizade, puisque l'auteur qu'il avait choisi de traduire avait la pire des réputations auprès des Ottomans. En effet, même si l'abbé Toderini rapportait avoir entendu que Koca Ragıb Pacha, grand vizir de 1757 à 1763, avait jadis caressé l'idée de faire traduire les écrits de Voltaire sur Newton²⁶, il faut vraisemblablement plutôt retenir le fait que dans son rapport sur « l'équilibre politique » (« *Muvâzene-i politikaya dâ'ir* ») rédigé au printemps de 1798, le *reisülküttab* Âtîf Efendi accusait les « mécréants connus et célèbres sous les noms de Rousseau et Voltaire » (« *Volter ve Ruso demekle ma'rûf ve meşhûr olan zındıklar* ») d'avoir publié des œuvres qui, en insultant les prophètes et les rois et en prêchant l'abolition de toute religion, avaient sournoisement semé les graines du républicanisme et préparé la révolution²⁷. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ce ne fut que vers 1860 que certains ouvrages de ce philosophe des Lumières furent pour la première fois (officiellement) traduits en turc²⁸. De plus, si l'on considère que les premiers ouvrages ainsi traduits n'avaient rien de très subversif, il faut reconnaître qu'en s'appropriant l'article « Histoire » de Voltaire, Şanizade fait effectivement figure de pionnier dans un environnement on ne peut plus conservateur.

²⁵ BOA, HAT 277/16255, 1235 (1819-1820).

²⁶ Toderini, *De la littérature*, p. 118. Il se serait probablement agi de l'*Épître sur Newton* (1736) et des *Éléments de la philosophie de Newton* (1738).

²⁷ Ahmed Cevdet Paşa, *Ta'rîh-i Cevdet*, vol. VI, p. 394-395.

²⁸ Il semblerait que le bureaucrate arménien Sahak Abro ait donné le coup d'envoi en traduisant en 1858, sans pour autant la publier, l'*Histoire de Charles XII* ; peu de temps après, Münif Efendi – plus tard Pacha – inclut sept dialogues de Voltaire dans ses *Dialogues philosophiques* (*Muhâverât-i Hikemiye*) ; et en 1871, Ahmed Vefik Pacha traduisit *Micromégas* (Voltaire, *Hikâye-i Hikemiye-i Mikromega*) (Strauss, « *The Millets* », p. 217-218, p. 239 ; Öztürk, « XIX. Yüzyıl Türk Edebiyatında Voltaire ve Rousseau Çevirileri », p. 72 ; Balcı, « Bir Osmanlı-Ermeni Aydın ve Bürokrati », p. 108, n. 27). Ajoutons à cette liste une traduction anonyme et non identifiée d'*Alzire*, répertoriée sous le n° 581 de la bibliographie d'Özege, *Eski Harflerle Basılmış Türkçe Eserler Kataloğu*.

Cependant, s'il est évident qu'Ataullah Efendi avait certainement trouvé quelque mérite aux écrits de Voltaire, il est tout aussi vrai qu'il devait à tout prix cacher l'origine de son texte. On ne peut qu'imaginer la réaction de Mahmud s'il avait découvert que la préface de son historiographe attitré, qu'il avait trouvée si réussie, n'était en fait qu'une version remaniée d'un article rédigé par un philosophe « franc », connu pour ses idées séditeuses et ses propos ouvertement hostiles à la religion. Il faut donc penser que le sultan fut tout simplement dupe – d'ailleurs rien dans son éducation ne permet d'en douter – de même que tous les contemporains de Şanizade qui eurent accès à cette fameuse préface. En effet, ses ennemis auraient aisément pu retourner cette arme contre lui et garantir sa disgrâce – si ce n'est plus – sans avoir à attendre la chasse aux Bektachis de 1826. Force est donc de constater que Şanizade n'avait jamais eu la moindre intention de dévoiler son secret et que, en fin de compte, personne ne le découvrit. Même la publication de son *Histoire*, près de quarante ans après sa disparition, ne modifia rien à cette situation qui, d'ailleurs, resta inchangée jusqu'en 2013.

Dès lors, pour reprendre la question posée dans le titre de cet article, il paraît difficile de reconnaître à Şanizade le moindre mérite lié à l'introduction des Lumières dans l'Empire ottoman. En effet, si cette traduction de Voltaire est restée un secret aussi bien gardé, doit-on en conclure que les lecteurs de Şanizade furent exposés aux idées du philosophe sans le savoir, en quelque sorte malgré eux ? Comment concilier l'idée d'un apport intellectuel avec la réalité d'une supercherie visant à brouiller les pistes et à empêcher de remonter jusqu'au texte d'origine ?

On pourrait bien sûr essayer de trouver des circonstances atténuantes susceptibles d'expliquer l'action de Şanizade, à défaut de la justifier. Les exemples de passages empruntés à d'autres auteurs abondent dans la littérature ottomane ; aussi peut-on défendre l'idée que le plagiat n'y avait pas la même définition que dans la culture occidentale, surtout telle qu'elle se développa aux XVIII^e et XIX^e siècles. Certes, mais ce serait oublier que ces citations « libres » – souvent perçues comme une sorte d'hommage – puisaient dans un corpus bien connu et que, par conséquent, elles étaient facilement identifiables par les lecteurs cultivés et instruits de son monde. Peut-on en dire autant d'une préface entière puisée dans une culture et une langue en grande partie inconnues de la majorité de ces lecteurs ? Il faut se rendre à l'évidence : Şanizade avait traduit un texte de Voltaire avec la seule intention de le faire passer pour sien. Ce faisant, il avait enfreint les règles de conduite de sa propre culture et avait

ainsi réussi à tromper aussi bien le sultan et ses contemporains que les générations à venir qui n'y virent que du feu.

Comme ultime défense, on peut invoquer avec raison que le fait de dévoiler sa source d'inspiration eût été – peut-être littéralement – suicidaire et qu'étant donné l'intérêt que Şanizade portait à la science occidentale, son acte de plagiat constituait le seul moyen dont il disposait pour donner aux idées de Voltaire une chance de pénétrer une culture qui y serait restée longtemps imperméable. Toutefois, si cette vision du « passeur » correspond bien à l'idée que l'on se fait généralement de l'auteur, elle ne tient guère compte de ce que je considère être l'aspect le plus dérangeant de la traduction en question : le fait qu'elle est incomplète, partielle, partielle et qu'elle comprend bon nombre de rajouts ou de modifications qui dénaturent parfois complètement les propos et les idées de Voltaire pour les rendre tout à fait compatibles avec les mentalités et l'idéologie de la classe dirigeante ottomane de l'époque. Car en effet, la véritable question qu'il faut poser est bien de savoir comment il était possible que Mahmud II, dont on connaît le caractère d'autocrate, eût apprécié un texte émanant indirectement de la plume de Voltaire. Était-ce que le sultan avait en son for intérieur des sympathies « éclairées » ou, au contraire, qu'il avait été incapable de discerner le fiel déiste et subversif qui était venu s'infiltrer dans la préface de son propre historiographe ? La réponse est tout autre : Şanizade avait trituré et défiguré l'article de Voltaire au point d'en tirer une préface ... bonne pour le sultan et pour des générations d'Ottomans et de Turcs qui n'y lurent rien qui pût choquer leur conservatisme politique. Rien de ce qui faisait la force, l'intérêt et la richesse du texte de Voltaire n'avait survécu à l'élagage et au greffage systématiques auxquels le chroniqueur ottoman l'avait soumis. De fait la préface de Şanizade tient autant de la traduction que de l'adaptation ; si c'est là un phénomène qui permettrait à la rigueur d'adoucir un peu l'accusation de plagiat que j'ai portée contre lui, il faut peut-être y voir aussi le signe d'un crime intellectuel encore plus impardonnable.

Plutôt que de dresser un inventaire exhaustif de la manière dont Şanizade a traduit – et trahi – Voltaire, je me contenterai d'établir une sorte de typologie de sa méthode en essayant d'expliquer les raisons qui le poussèrent à modifier, transposer, omettre ou au contraire rajouter tel ou tel passage de sa préface. En revanche, afin de laisser au lecteur le loisir de découvrir le détail de ces opérations, j'ai choisi de donner en appendice, sous forme de trois colonnes, le texte intégral de Şanizade, sa

traduction en français et, enfin, les passages correspondants de l'article de Voltaire. Afin de permettre une lecture parallèle, j'ai tenté d'équilibrer les trois colonnes en faisant débiter à la même hauteur les passages traitant des mêmes sujets. J'ai par ailleurs tenu à rendre ce parallélisme encore plus évident en donnant ces passages en gras. Chacun des textes est donc interrompu par des blancs plus ou moins importants en fonction de la longueur des autres textes ; il faut toutefois savoir que comme le texte de Şanizade est pris dans son intégralité et sert de base à la comparaison, les blancs de ce texte et de sa traduction ne doivent pas faire oublier qu'il s'agit en fait d'un texte continu ne comportant ni ponctuation, ni paragraphes. En revanche, dans le cas du texte de Voltaire, certains des blancs correspondent à des passages entiers omis par Şanizade. Afin d'éviter toute confusion avec des blancs « vides » qui ne reflètent que la longueur inégale des trois versions, ces blancs « pleins » ont été indiqués par des points de suspension entre crochets.

Si le « calibre » de ces trois textes est fondé sur la préface de Şanizade et non sur le texte original de Voltaire, la raison en est, bien sûr, que c'est ce texte-là qui est au centre de mes préoccupations ; mais c'est aussi que la différence entre les deux est de taille. Donner le texte de Voltaire dans son intégralité eût permis de voir clairement le contenu et la longueur des parties que son « traducteur » avait laissées de côté, mais cela eût aussi inutilement allongé les textes parallèles en en doublant la longueur totale et en créant des blancs démesurés dans le texte turc et sa traduction. Je me suis donc limité à un juste milieu qui consiste à inclure du texte de Voltaire des passages qui n'apparaissent pas chez Şanizade uniquement quand ils sont directement liés à des passages qu'il avait choisi de traduire. Enfin, je dois signaler que comme le texte de Voltaire n'a cessé d'évoluer de son vivant comme après sa mort, il est pratiquement impossible de déterminer avec précision de quelle version de cet article Şanizade se servit pour sa traduction. Toutefois, comme bien des indices prouvent qu'il eut accès à une version postérieure à l'édition de Kehl (1785), je me suis contenté d'utiliser une version « synthétique » reprenant les modifications apportées à ce texte environ jusqu'à 1820²⁹. Dans la même logique j'ai choisi d'utiliser les formes

²⁹ L'historique de l'article « Histoire » et de son évolution dépasse de beaucoup le cadre de cette étude. Il me semble toutefois utile d'en résumer les grandes lignes. La base du texte en question est en effet l'article « Histoire » qui parut dans le 8^e volume de l'*Encyclopédie* en 1765 avec la mention expresse de « cet article est de M. de Voltaire » en guise de signature (Voltaire, « Histoire », 1765). Toutefois Voltaire intégra par la suite

standardisées du français moderne plutôt que de maintenir l'orthographe et la ponctuation d'origine, d'ailleurs fort variable.

Enfin, avant d'entamer une analyse de l'adaptation de Şanizade, je dois signaler à quel point le travail de traduction de ce texte en français fut pénible. Quiconque a travaillé sur des textes ottomans de l'époque sait bien à quel point il est parfois difficile de comprendre les phrases interminables de certains auteurs, de naviguer à travers un vocabulaire et des locutions empruntés à trois langues différentes et de suivre les contorsions d'une syntaxe souvent excessivement complexe. Şanizade ne faisait pas exception à cette coutume ; il semblerait même qu'il soit allé encore plus loin que ses contemporains dans son désir de faire étalage de ses talents rhétoriques. Son style ampoulé et pédant, ses phrases à rallonge, ses fréquentes citations arabes, sa passion pour les synonymes rimés et pour les métaphores sont autant d'artifices littéraires qui alourdissent sa préface et en rendent la traduction d'autant plus difficile. Toujours est-il que j'ai fait de mon mieux pour tenter de trouver un juste milieu entre mon désir de rester fidèle au style d'origine et de rendre le texte aussi compréhensible que possible.

dans ce texte des passages d'un autre texte sur le même sujet, paru une année auparavant et republié en 1771 : [Voltaire,] « De l'histoire », 1764 ; [*id.*], « De l'histoire », 1771a. Mais ce n'est pas tout : Voltaire reprit et développa son article de l'*Encyclopédie* pour les besoins de son ouvrage intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, publié entre 1770 et 1772 ([Voltaire,] « De l'histoire », 1771b). Enfin, il faut noter que cette dernière version de l'article comprenait certains passages empruntés à son « Pyrrhonisme de l'histoire » de 1768 (Voltaire, « Le pyrrhonisme »). Une fois ces jalons posés, on peut essayer de cerner avec plus ou moins de précision la version dont Şanizade s'est servi pour sa traduction. Notons tout d'abord que sa préface reprenait toutes les modifications et rajouts que Voltaire avait lui-même apportés en 1771 à son article de 1765 ; mais elle inclut aussi au moins un passage de son « De l'histoire » paru en 1764 dans les *Contes de Guillaume Vadé*, mais que Voltaire n'intégra pas dans son article remanié paru dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Il faut donc en déduire qu'à moins que Şanizade ait travaillé à partir de deux textes séparés – d'une part « De l'histoire » des *Contes...* de 1764 ou des *Mélanges philosophiques...* de 1771 et, d'autre part, « De l'histoire » des *Questions...* de 1771 – il dut se servir d'une édition plus tardive, à commencer par celle de Kehl (1785-1789), qui fut la première à intégrer dans une seule édition toutes les particularités décrites plus haut (Voltaire, « Histoire », 1785). On peut donc imaginer que Şanizade se servit de cette édition ou de l'une des suivantes qui parurent avant 1819, date à laquelle il est probable qu'il « rédigea » sa préface : *Œuvres complètes de Voltaire*, Gotha, Ettlinger, 1786 ; les *Œuvres de Voltaire : nouvelle édition, avec des notes et des observations critiques par M. Palissot*, Paris, Stoupe, 1792 ; les *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Th. Desoer, 1817 ; ou les *Œuvres complètes de Voltaire : nouvelle édition*, Paris, Lefèvre, 1818. Enfin, pour conclure cette longue digression bibliographique, j'ajouterai que j'ai grandement profité de l'édition critique de Garnier frères de 1877-1885 (Voltaire, « Histoire », 1879).

Il est évident que l'intérêt de la comparaison des deux textes réside surtout dans les différences. Celles-ci, de manière générale, découlent de trois stratégies distinctes de Şanizade : l'omission, le rajout et la distortion. Un bref calcul fondé sur le texte de Voltaire et sur ma traduction de la préface de Şanizade permettra de se faire une idée générale de l'ampleur des omissions et des rajouts : le texte de Voltaire fait environ 8 500 mots ; celui de Şanizade, 4 300 (3 100 dans l'original), dont 2 600 sont tirés de Voltaire et les 1 700 restants sortent de sa propre plume. Cela équivaut à dire que Şanizade n'a en fait utilisé qu'environ le tiers des propos de Voltaire et qu'il y a ensuite rajouté l'équivalent des deux tiers de ce fond voltairien. Il s'agit donc d'un brassage et d'une manipulation extrêmement importants, capable de dénaturer le sens et les intentions du texte d'origine.

Il est assez facile d'expliquer la grande majorité des omissions : il s'agit essentiellement d'un manque d'intérêt – probablement doublé d'ignorance – pour la plupart des arguments et exemples que Voltaire utilisa dans son texte. Il est assez frappant de voir que Şanizade semble avoir suivi assez fidèlement le texte de Voltaire pendant son premier quart, c'est-à-dire jusqu'à la discussion sur les pyramides d'Égypte. À partir de ce moment là, il paraît avoir « décroché » et ne retient que de courts passages dispersés à travers le reste de l'article. Même s'il est tentant d'y voir le résultat d'une sorte de lassitude ou de découragement au bout de quelques pages de traduction, il semblerait que la véritable raison de cet abandon ait été liée au passage d'un registre plus ou moins général et universel à des cas de plus en plus spécifiques tirés de l'histoire de France et d'Europe. En effet, la discussion des premières pages portant sur les types d'histoire, la transmission des récits historiques et les preuves tangibles de l'histoire ancienne, Şanizade s'était fait un devoir de traduire ces considérations générales, même si elles comprenaient certains termes dont le sens et la portée devaient lui échapper ; en effet, il est fort probable que la géographie et l'histoire de l'Amérique latine ou les légendes fondatrices de Rome ne faisaient pas vraiment partie des connaissances d'Ataullah Efendi. Dès lors on comprend mieux qu'il ait choisi d'user des parties suivantes avec beaucoup de parcimonie, tant elles étaient truffées de références à des auteurs et des faits qui lui étaient vraisemblablement totalement étrangers. Ainsi, le long récapitulatif de l'évolution de l'écriture de l'histoire de la Chine à Rome, en passant par l'Égypte, disparaîtra entièrement, à l'exception d'une seule phrase sur la nature de « l'histoire utile ». Les trois sections suivantes, consacrées à l'utilité, la certitude et

l'incertitude de l'histoire, agrémentées d'exemples tirés de l'histoire de France, d'Angleterre, d'Europe et de Rome, subiront le même sort ; il n'en retiendra qu'un court paragraphe, sur la preuve par le témoignage unanime, mais après l'avoir complètement « ottomanisé », ainsi qu'il apparaîtra plus bas. Pour ce qui est de la suite de l'article de Voltaire, tout en laissant de côté deux sections consacrées à la valeur historique des cérémonies et médailles et à l'histoire satirique, Şanizade se contentera de choisir – tout en les adaptant – quelques paragraphes tirés des parties traitant des harangues et portraits, du mensonge en histoire et, finalement, de la méthode et du style. Quant aux deux dernières sections de l'article de Voltaire, sur « l'histoire des rois juifs et des Paralipomènes » et « les mauvaises actions consacrées ou excusées dans l'histoire », elles n'ont laissé aucune trace dans l'adaptation de Şanizade.

Il suffit de parcourir l'article de Voltaire pour se rendre compte à quel point la version de Şanizade l'avait appauvri et réduit à sa plus simple et banale expression. Pratiquement toutes les références historiographiques avaient disparu, tant pour les faits que pour les auteurs et sources que le philosophe utilisait dans ses démonstrations. La liste des auteurs ainsi passés sous silence suffirait à donner une idée de cette misère historiographique : de Sanchoniathon, Hésiode, Hérodote, Polybe, Tite-Live, Ovide, Plutarque, Tacite, saint Grégoire de Nazianze, Marco Polo, Gaubil, Clarendon, Moréri, Lenglet, Retz, ou Rollin, Şanizade ne retiendra qu'Hérodote, qu'il appellera de manière assez cryptique « l'ancien historien nommé Heredod ». Il en va de même des innombrables personnages et faits historiques ou mythologiques dont Voltaire se sert pour illustrer ses propos ; c'est tout juste si Şanizade reprend ceux d'Alexandre, de Romulus, de Ferdinand (« *Feldinanda* » !) et de Gengis Khan.

Bien sûr, on pourrait tenter de défendre Şanizade contre toute accusation d'ignorance en suggérant qu'il avait essentiellement agi ainsi par égard pour ses lecteurs dont les références culturelles ne correspondaient nullement à celles d'un public occidental. Il pourrait donc s'agir d'un désir, somme toute assez compréhensible, d'emprunter à Voltaire ce qu'il avait de plus universel en laissant de côté les références et illustrations trop ethnocentriques dont l'auteur français avait parsemé son texte. Il est évident que c'est en effet là une partie de la logique derrière la manière extrêmement éclectique dont Şanizade utilisa cette source étrangère, mais cela n'exclut pas le fait qu'il était vraisemblablement lui-même ignorant de la plupart de ces noms et qu'il eût par conséquent été incapable de les intégrer de manière cohérente et intelligible dans son texte. J'en veux

pour preuve les nombreuses erreurs qui se sont glissées dans les rares références qu'il a jugé opportun de traduire. Ainsi, lorsque Voltaire parle des Grecs et des Romains, il est surprenant de voir que Şanizade semble incapable de les différencier et se contente de les appeler tous deux « *Rûmiyân* » (Romains), un terme qui, en turc, décrit en fait les Byzantins et, par extension, les Grecs modernes, sous domination ottomane. De même, comment ne pas s'étonner du fait que lorsque Voltaire parle du « temps de [Jules] César », Şanizade commet le contresens historique de traduire cette expression par « *Kayserân zamânında* » (du temps des césars/empereurs) ? Enfin, que dire du fait que, apparemment incapable de reconnaître en Cyrus le souverain perse du VII^e siècle av. J.-C., connu en turc sous le nom de Kûrûş, il l'identifiera comme Firouz Chah, sultan de Delhi au XIV^e siècle³⁰ ?

C'est probablement ce mélange d'ignorance et d'indifférence qui le détermina à omettre bon nombre de détails qui pourtant faisaient partie des sections qu'il avait presque entièrement traduites. Sinon, pourquoi aurait-il passé sous silence les aspects fabuleux de l'histoire phénicienne ou égyptienne alors qu'il gardait les exemples grecs et romains, même indistincts ? Pourquoi se contente-t-il de citer l'exemple de la légende de Romulus alors que Voltaire parlait aussi de Tarquin l'Ancien, de la guerre contre les Sabins ou d'une vestale halant un navire à l'aide de sa seule ceinture ? Comment expliquer qu'après avoir parlé des marbres d'Arundel – dont il ignorait probablement tout – il avait choisi de délaisser toute une discussion sur la capacité des Grecs à distinguer la fable de l'histoire, alors que, selon Voltaire, les Français parlaient encore d'étendard apporté du ciel et de « pigeon » apportant une « bouteille » dans une église de Reims ?

Certes, on pourrait soutenir que si cette ignorance mêlée d'indifférence était peut-être navrante, elle n'était pas bien méchante, puisqu'après tout elle ne faisait que réduire à sa plus simple expression un texte très fourni en l'allégeant d'un appareil que son contexte culturel trop spécifique rendait encombrant. Cela équivaldrait à dire que l'objectif de Şanizade n'était pas tant de traduire que d'adapter le texte et le rendre intelligible à un public ottoman. C'est dans cette logique qu'il faut voir les petits commentaires dont il « enrichit » les références faites à l'île de Paros et à Athènes dans la discussion des marbres d'Arundel. Pour Paros, il précisait que l'île en question « se trouve dans la mer Blanche

³⁰ Il se pourrait qu'il ait eu en tête un autre Firouz Chah, ancêtre de Safiyeddin, fondateur de la dynastie séfévide, ce qui n'arrange guère les choses.

et fait aujourd'hui partie des dépendances des vastes territoires de l'État Sublime éternel » ; de même, il soulignait l'importance d'Athènes, « fameuse parmi les anciens et siège des philosophes les plus célèbres, et qui, avec l'aide et la protection du Créateur, se trouve aussi aujourd'hui sous la domination de l'État Sublime victorieux ». Dans les deux cas, il s'agissait de resituer ces toponymes dans un contexte ottoman et d'en profiter pour glorifier l'Empire.

C'est dans cette même logique que s'inscrivait la manière dont il avait remplacé certains des exemples typiquement occidentaux cités par Voltaire par des faits tirés des annales de l'Empire. À titre d'exemple signalons, dans la section consacrée à la méthode et au style, le passage concernant la manière différente dont on écrit l'histoire de son propre pays et celle d'un pays étranger. « Si vous faites l'histoire de la France », explique Voltaire, « vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire ; mais, si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts ». Et Şanizade de traduire : « Par exemple, si dans l'histoire qu'il rédigerait des contrées aux chemins admirables de l'État sublime votre serviteur devait parler du Nil et du Danube, je ne ressentirais pas le besoin de décrire et d'expliquer l'itinéraire de leur cours dans les contrées en question. En revanche, si je devais décrire et conter les forteresses et les villes qui ont été à nouveau conquises pendant les conquêtes de la campagne du Hedjaz réalisée par la grâce et avec l'aide de Dieu sous le règne du présent empereur conquérant, j'aurais à dépeindre la géographie particulière de la nouvelle région en question ». La Seine et la Loire ont été transformées en Nil et en Danube, la France est devenue l'Empire ottoman et pour établir un parallèle avec l'expansion portugaise dans l'océan Indien, Şanizade n'a rien trouvé de mieux que de parler de la conquête du Hedjaz par les Ottomans quelque temps auparavant.

La transposition est bancale : tandis que Voltaire parlait d'un pays étranger – le Portugal – Şanizade, lui, donne en exemple le Hedjaz, un territoire conquis – ou plutôt reconquis. Ce n'est vraiment pas la même chose, ou alors, il faudrait en tirer des conclusions sur la vision qu'avaient les Ottomans de leur souveraineté sur les provinces les plus reculées de leur empire. Évidemment, une partie du problème est dû au fait que Şanizade avait probablement du mal à penser au-delà des frontières de l'Empire ; d'ailleurs si c'était là l'objectif, il aurait très bien pu conserver l'exemple des Portugais. On comprend donc que l'avantage de la référence au Hedjaz est de faire d'une pierre deux coups : une référence

familière qui permet de surcroît de chanter les louanges du sultan actuel, puisque c'est au début de son règne que la révolte wahhabite a été matée en son nom par le gouverneur d'Égypte, Mehmed Ali Pacha. À une époque où les succès se font rares, la reconquête d'une province peut bien devenir cause de réjouissance.

Cependant, ces entorses révèlent une autre dimension du phénomène. Bien des modifications – par omission, par rajout ou par glissement sémantique – que Şanizade apporte aux propos de Voltaire ne peuvent tout simplement pas être mises uniquement sur le compte d'un effort d'adaptation. À y regarder de plus près, il apparaît bien vite qu'au-delà d'un processus de transposition culturelle, l'entreprise de Şanizade comportait une très forte dose de rajustement politique et idéologique. Après tout, ce n'est guère surprenant, si l'on considère qu'en tant qu'historiographe de l'Empire, son véritable public était formé avant tout de son maître le sultan et des grands de la cour. Le véritable défi n'était donc pas de faire comprendre à l'Ottoman moyen qui était Romulus, mais plutôt de rendre Voltaire inoffensif et, par la force des choses, invisible. Si l'on en juge par le commentaire de Mahmud II, Şanizade y était parvenu ; il avait rendu le plus subversif des auteurs acceptable aux yeux de l'élite politique éminemment conservatrice de l'Empire ottoman.

Pour ce faire, il avait dû en grande partie dénaturer les propos du philosophe. Dès son entrée en matière, il nous en fournit un exemple flagrant. D'emblée, Voltaire insistait sur la distinction entre histoire sacrée et histoire profane. Connaissant ses prises de position, il n'est pas difficile de deviner laquelle des deux il tenait pour légitime. Pourtant, il s'était prudemment contenté de signaler que l'histoire sacrée « est une suite des opérations divines et miraculeuses, par lesquelles il a plu à Dieu de conduire autrefois la nation juive et d'exercer aujourd'hui notre foi ». Pour ceux que n'auraient pas saisi le sarcasme de cette remarque, il ajoutait : « Je ne toucherai point à cette matière respectable ». Il faut croire que Şanizade était de ceux qui n'avaient pas compris, ou feignaient ne pas comprendre. Sa définition de l'histoire sacrée était somme toute très semblable à celle de Voltaire, à cela près qu'elle était plus détaillée et, surtout, qu'elle ne comportait aucune ironie :

« L'histoire se divise en deux parties ; l'une est l'histoire sacrée qui est fondée sur les saintes voies de Mahomet et les récits miraculeux et dignes de foi des plus grands prophètes et les histoires pleines de sens des saints heureux et dont le contenu est le plus souvent prouvé par les saints versets

des livres célestes et le témoignage des *hadith* les plus exacts et les dons providentiels des souffles sacrés. »

Du coup, comme il avait perturbé l'équilibre de cette démonstration en donnant une « véritable » définition de l'histoire sacrée, Şanizade se retrouva dans l'obligation d'en donner aussi une de l'histoire profane, ce que Voltaire n'avait pas fait, puisque de toute façon il ne parlait que de cela. Ce passage, le premier rajout substantiel de Şanizade, est intéressant à plusieurs égards, à commencer par sa tentative de traduire le terme « profane ». Il avait traduit « sacré » par « *mukaddes* », ce qui était fort exact ; mais pour « profane », que Voltaire utilisait évidemment comme antonyme de « sacré », il avait choisi d'utiliser « *'âmm(e)* », un terme qui décrivait tout ce qui était général, public, populaire, voire même vulgaire. Était-ce un choix conscient, peut-être pour éviter d'utiliser un terme qui « sentait un peu trop le soufre » et qui n'avait pas vraiment d'équivalent dans le vocabulaire ottoman de l'époque, à moins d'utiliser une paraphrase ?³¹ C'est probable, mais difficile à prouver ; dans tous les cas, le choix de ce terme est à rapprocher de la manière dont *λαϊκός* en grec ou *lay* en anglais peuvent être pris dans le sens de populaire ou public. D'ailleurs, ainsi qu'il apparaîtra bientôt, il est clair que Şanizade n'avait nullement l'intention de séparer le divin de l'humain dans l'histoire, même publique. Pour lui, la caractéristique la plus importante de cette histoire n'était pas l'absence d'intervention divine et de références sacrées, mais plutôt le fait que les sujets qu'elle abordait correspondaient au type de récit que l'on attendait d'un historiographe. C'est d'ailleurs ce qui transparait de la description qu'il en donne :

« Et l'autre est l'histoire publique qui montre l'état des rois et des États et rend compte du caractère des peuples et des nations et relate les événements des temps premiers et qui, en raison du mystère que “certes il y a en cela un exemple pour ceux qui ont de l'entendement”³², en est la forme préférée

³¹ Ainsi, le dictionnaire de Handjéri, que Şanizade n'aurait certes pas pu consulter, donnait à « profane » le sens de « contre le respect qu'on doit aux choses sacrées » avant d'ajouter qu'« il se dit aussi des choses qui ne concernent pas la religion ». Dans les deux cas, toutefois, il n'y a avait pas de terme équivalent et il fallait avoir recours à une paraphrase. Ainsi le terme d'« histoires profanes » était traduit par « *umûr-ı dîniyeye müte'alik olmayan vekâyi' ve ahvâl* » (événements et situations n'ayant pas de rapport aux affaires religieuses ; Handjéri, *Dictionnaire*, p. 227). Le terme « *lâ dîni* » (littéralement, non religieux) n'est apparu que bien plus tard, par souci de trouver un équivalent de « laïc » et « séculier ».

³² « *Fihî 'ibretun li-âli'l-ehsâr* », inspiré du Coran, 3:13 et 24:44 (*Şânî-zâde Târîhi*, p. 15).

et retenue par les sages, à cette condition que, à l'image du cœur des sages, libérée des fausses haines et des vengeances inutiles, elle se fasse une narratrice équitable et que, à l'image de la feuille du saule, elle reste pure des partis pris et des flatteries injustes ou des fruits de l'inimitié et de l'égoïsme que sont la haine et l'insulte ainsi que de l'odeur de la calomnie et de l'opposition. »

Ce qui rendait cette description intéressante, c'était que Şanizade avait dû l'improviser, puisque Voltaire ne la lui fournissait pas. C'est ce qui explique qu'elle ait pris un format extrêmement conventionnel qui reprenait dans ses grandes lignes la rhétorique de l'historiographie ottomane : rendre compte des événements concernant les souverains et les États ; servir d'exemple aux générations futures ; éviter la calomnie, tout comme les flagorneries.

Cette première divergence confirme l'objectif déjà pressenti : celui de rendre le texte de Voltaire compatible avec les normes de l'historiographie ottomane et, d'une manière générale, avec l'idéologie dominante de l'époque. C'est cette mission que rempliront au fur et à mesure la plupart des modifications apportées au texte. Ainsi, lorsqu'à la fin de sa discussion sur les « monuments » de l'histoire ancienne, c'est-à-dire les plus anciennes preuves concrètes permettant d'établir une chronologie fiable, Voltaire observe qu'il n'y a pas « d'histoire ancienne profane au-delà de quatre mille ans », Şanizade, tout en retenant cette proposition, en profitera pour insérer tout une section suggérant qu'il n'existe qu'une seule source pour connaître ce qui précède l'histoire profane : le Coran, les *hadith* et, d'une manière générale, toutes les écritures saintes.

Concrètement, cette différence de perception de la « préhistoire » transparaît dans la discussion sur l'ancienneté des pyramides, où Voltaire, notant qu'Hérodote lui-même, quelque deux millénaires plus tôt, avait été incapable d'obtenir des prêtres d'Égypte la moindre information concernant l'origine de ces monuments. Şanizade avait repris cette observation telle quelle, mais, fidèle à sa remarque précédente sur la valeur des écritures saintes pour percer les mystères des temps les plus anciens, il y avait rajouté la remarque suivante : « On dit cependant que quelques unes des grandes pyramides furent bâties par les prophètes Loth, Chouayb et Idris, que le salut de Dieu soit sur notre prophète et sur eux ». Il est particulièrement significatif de comparer ce pieux et naïf rajout avec la riche digression de Voltaire qu'il remplaçait. En effet, devant l'absence de sources pour une histoire de l'Égypte ancienne,

celui-ci avait eu recours à l'art de la déduction, suggérant que les monuments en question étaient forcément le résultat d'une longue histoire de progrès et de civilisation : contrôle et protection des crues du Nil, agriculture, urbanisation, architecture... Il terminait par cette remarquable phrase qui résumait toute sa conviction et reniait très précisément la manière de penser de Şanizade : « Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens il y avait de quoi faire une histoire ancienne ».

Il est donc clair que Şanizade se situait intellectuellement aux antipodes de Voltaire : l'histoire sacrée et profane n'étaient pas des concepts incompatibles, mais des sciences complémentaires dans la quête de la vérité. Ce que l'histoire profane, circonscrite par les limites de l'entendement humain, ne pouvait connaître était révélé par l'histoire sacrée, ou plutôt les écritures sacrées. De plus, cette complémentarité n'excluait pas d'importants chevauchements, puisque même les événements participant de l'histoire profane demandaient souvent à être expliqués par la grâce et l'intervention divines. C'est ainsi que le paragraphe que Voltaire consacrait à la démonstration de la certitude en histoire était transformé, sous la plume de Şanizade, en une sorte de profession de foi de l'historiographe ottoman. C'est là probablement la plus fascinante des transpositions de Şanizade, puisqu'elle comporte à la fois omission, rajout et distorsion, le tout mis au service de la glorification de l'islam, de la dynastie et du souverain de l'époque, Mahmud II.

Pourtant, tout ce que Voltaire avait voulu montrer était qu'un fait peu connu ne devenait certain qu'une fois qu'il était reconnu et attesté par un nombre suffisant de témoins : ainsi l'étendue de la Chine, qui n'était qu'une rumeur douteuse du temps de Marco Polo, était désormais devenue vérité à la lumière des témoignages de milliers d'observateurs. C'était l'occasion pour Şanizade d'une transposition hardie dans un contexte ottoman : la glorieuse victoire du sultan Murad à Kossovo en 1389 était, disait-il, l'exemple parfait d'un haut fait reconnu et rapporté par tous les historiens, tant musulmans que chrétiens. En réalité, c'était là une bien piètre transposition de l'exemple de Voltaire ; mais c'était une excellente occasion d'insérer une longue digression dont l'objectif évident était de chanter les louanges non seulement d'un des premiers sultans de la dynastie, mais aussi du sultan actuel. En effet, Şanizade n'hésitait pas à terminer sa démonstration sur Kossovo par une pirouette d'environ quatre siècles pour présenter la (re)conquête du Hedjaz comme un exploit qui, pour fabuleux qu'il parût, n'en constituait pas moins une

preuve incontestable de la puissance de Mahmud II et de l'inspiration divine qui le guidait dans toutes ses actions. Cet encensement systématique du souverain s'accordait peut-être avec les fonctions d'historiographe, mais il en disait long sur la rigueur de Şanizade en tant qu'historien. Incapable d'honorer ses propres conseils concernant « les partis pris et les flatteries injustes », il avait clairement opté pour une prise de position qui lui assurerait les faveurs de son maître et le mettrait à l'abri de toute inquiétude qu'auraient pu causer des propos déviant quelque peu de l'orthodoxie ambiante.

La liste des libertés que Şanizade prit avec le texte de Voltaire pourrait être allongée à volonté ; il paraît néanmoins plus sage de laisser le lecteur les découvrir au fil de la lecture des textes parallèles fournis en annexe. Une telle liste aurait de toute façon péché par de trop nombreuses répétitions, puisque toutes ces infidélités au texte d'origine s'expliquent par quelques principes et phénomènes de base : absence de formation scientifique, ignorance du contexte européen, soumission à l'idéologie impériale, désir de produire un texte accessible à un public ottoman. Le plagiat est constaté, mais il est doublé d'une falsification qui rend le crime encore plus honteux : Voltaire mis au service d'une vision de l'histoire ballottée entre la flagornerie et le fondamentalisme religieux.

Était-ce là la véritable intention de Şanizade, ou faut-il penser que son choix reposait sur une admiration qu'il avait dû cacher derrière le masque d'un conformisme conservateur ? Nous ne le saurons peut-être jamais avec certitude, mais il paraît difficile d'imaginer qu'il ait pu épouser des idées aussi contraires à ses croyances et aux valeurs de sa propre culture pour ensuite les renier afin de trouver grâce aux yeux du souverain et de la classe dirigeante. Il semble plus vraisemblable d'imaginer un scénario intermédiaire, fait d'un étrange mélange de curiosité et de conservatisme. Il est plus que probable que Şanizade avait une certaine admiration pour la science occidentale, mais que cette ouverture intellectuelle avait ses limites, déterminées par un respect pour les grandes lignes des normes religieuses et idéologiques alors en vigueur. C'est donc une forme d'opportunisme qui semble avoir guidé Şanizade, l'incitant à imiter la forme tout en trahissant le fond, le tout dans l'espoir de s'approprier un produit hybride qui aurait bénéficié d'un effet de nouveauté sans pour autant remettre en question les formes et conventions établies.

Le cas de Şanizade est certes intéressant, voire sensationnel, ne serait-ce qu'en raison de l'identité tant de l'auteur que du plagiaire. Toutefois cet exemple très particulier devrait nous encourager à questionner la

manière dont certains phénomènes historiques ont été traités jusqu'ici, de la question de la modernité ottomane à celle des transferts culturels d'Occident en Orient. Şanizade ne fut certainement pas le seul à « s'inspirer » de la sorte et à pratiquer cette méthode d'appropriation sélective pour nourrir le processus de transformation associé à la modernisation et l'occidentalisation ottomanes du XIX^e siècle. C'est donc une relecture attentive et critique qu'il nous faut entreprendre de ce corpus qui, jusqu'ici, n'a généralement été considéré que fort superficiellement, sans effort systématique d'en retracer les origines et sources d'inspiration. Ce n'est qu'à travers un tel exercice qu'il sera éventuellement possible de comprendre et reconstituer certaines des grandes lignes de l'effort intellectuel sous-tendant les réformes et transformations du règne de Mahmud II et de la période des *Tanzimat*.

En attendant, pour conclure cette étude avec un clin d'œil, qu'il me soit permis de suggérer que Şanizade aurait pu profiter d'une lecture attentive de l'article suivant du *Dictionnaire philosophique*, lui aussi de la plume de Voltaire, consacré à un sujet fort proche, celui de l'« historiographe ». Il y aurait découvert que c'était là un « titre fort différent de celui d'historien » ; il aurait pu apprécier « combien il est rare qu'un historiographe ose dire la vérité » ; il aurait peut-être appris que la différence entre l'historiographe et l'historien se résumait à ce que « le premier peut tout amasser, le second choisir et arranger »³³. Hélas, il n'en fit rien ; au contraire, en bon plagiaire, il se contenta de phagocytter l'« Histoire » de Voltaire et d'en tirer une très médiocre préface qui ne pouvait faire honneur qu'à un historiographe en quête de l'approbation de son maître.

³³ Voltaire, « Historiographe ». Cet article, absent de l'*Encyclopédie*, parut dans toutes les compilations suivantes ; il ne fait donc aucun doute que Şanizade y eut accès.

ANNEXE - COMPARAISON DE LA PRÉFACE DE ŞANIZADE AVEC L'ARTICLE « HISTOIRE » DE VOLTAIRE

| Extraits de la version finale de l'article « Histoire » de Voltaire | Traduction en français de la préface de Şanizade | Texte original et intégral de la préface de Şanizade |
|---|--|--|
| <p><i>Définition</i> L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais ; au contraire de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux. Il y a l'histoire des opinions qui n'est guère que le recueil des erreurs humaines.</p> | <p>(Préface sur les règles de la science de l'histoire et sur la méthode d'étudier les livres d'histoire) L'histoire est l'écriture et le récit soit des faits réels et exacts, soit des contes inventés et mensongers et certaines histoires étant fondées sur des doutes et, selon le précepte que « le doute ne dit certainement rien de la vérité », elles sont le plus souvent faussées par les erreurs humaines et par des pensées inexactes et sans valeur ; et il existe un autre genre d'histoire appelé l'histoire des arts, qui est plus utile que toutes les autres parce qu'elle comprend les inventions de la science et des arts et permet de comprendre leurs avantages et d'apprendre l'utilisation des machines.</p> | <p>(<i>El-mukaddime fi kava'id-i fenni'l-tarih ve usul-i müttalaatı't-tevarih</i>) <i>Tarih ya vekayı'-i hakikiye-i sadıkının yahud hikâyat-ı gayri vakt'a-i kâzibenin zabt ü naklinden ibaret ve ba'zı tevarih mebnı' ale'z-zunun olmak mütlâsebesiyle * Inne'z-zanne la-yugni mine'l-hakki şey'an * mü'eddâsinca ekseriyâ hataya-yı akt-ı beşer ve tasavvurat-ı adimetü'l-vuku'ı gayr-i mu'tebere ile muhtellî's-sihhatdır ve tevârîh-i sanayî' ta'bir olunur bir nev'i tarih dahi vardır ki mâ'arif ve sanayî'in icad ü ihtirâ'ını havi ve menafî' ü fevâidini mâ'rîfet ü tefehümüne badi ve mancûmik ve alâtinu ve vücûh-ı isti'malattını tahsil ü ta'allîmine mü'eddi olmak cihetleriyle cümlesinden ziyade kesirü'l-menfa'atdır</i></p> |
| <p>L'histoire des arts peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaissance de l'invention et du progrès des arts, la description de leur mécanisme. L'histoire naturelle, improprement dite histoire, est une partie essentielle de la physique. On a divisé l'histoire des événements en sacrée et profane ; l'histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses, par lesquelles il a plu à Dieu de</p> | <p>L'histoire se divise en deux parties ; l'une est l'histoire sacrée qui est fondée sur les saintes voies de Mahomet et les récits miraculeux et dignes de foi des plus grands pro-</p> | <p>Tevarih iki kısma münkasıme ve birî (tevârîh-i mukaddese) olub anlar sıyer-i sadıkî'l-hayr-ı hazret-i hayrî'l-beşer ve kısas-ı mu'tebere-i enbiya'-i zam-ı mu'ciz-eser ve</p> |

conduire autrefois la nation juive et d'exercer aujourd'hui notre foi. Je ne toucherai point à cette matière respectable.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! Tout cela, c'est la mer à boire

(La Fontaine, liv. VIII, fab. XXXV)

Premiers fondements de l'histoire

Les premiers fondements de toute histoire sont les récits des pères aux enfants, transmis ensuite d'une génération à une autre ; ils ne sont tout au plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun ; et ils perdent un degré de probabilité à chaque

phètes et les histoires pleines de sens des saints heureux et dont le contenu est le plus souvent prouvé par les saints versets des livres célestes et le témoignage des *hadith* les plus exacts, et les dons providentiels des souffles sacrés. Et l'autre est l'histoire publique qui montre l'état des rois et des États et rend compte du caractère des peuples et des nations et relate les événements des temps premiers et qui, en raison du mystère que « certes il y a en cela un exemple pour ceux qui ont de l'entendement », en est la forme préférée et retenue par les sages, à cette condition que, à l'image du cœur des sages, libérée des fausses haines et des vengeances inutiles, elle se fasse une narratrice équitable et que, à l'image de la feuille du saule, elle reste pure des partis pris et des flatteries injustes ou des fruits de l'inimitié et de l'égoïsme que sont la haine et l'insulte, ainsi que de l'odeur de la calomnie et de l'opposition, car la vérité de l'histoire est le récit véridique que transmettent les pères à leurs enfants et à leurs petits-enfants des événements survenus de leur temps, siècle après siècle, afin de leur servir d'exemple, et tant qu'ils ne sont pas contraires aux sentiments humains. Cependant, cette vérité perdant

*menakıb-ı keramat-ı avakıb-ı evliya-yı mübeşşerdir ki anların ekseri nusüs-ı kerime-i küüb-i semaviye ve şevahidi'n-nübüvye-i sahhah ahadisine ve mevahib-i ledüniye-i enfasıye kudsıye ile müberhen ve mukarrerdir. Ve biri (tevarih-i âmme)dir ki mübeyyin-i dıval-i mülük u düvel ve müzekkir-i enzice-i akvam ü millet ve mulbir-i ecli umur-ı ezmine-i evvel olub mazhar-ı esrar-ı * fihi 'ibretün li-uli'l-obsar * olmağla inde'l-fuzala mergub ve mu'iteberdir. Be-şart-ı an ki ağraz-ı batıla ve ebgaz-ı âtiladan derun-ı ârifan gibi pak ve saf heman bir vassaf-ı hakkani-evsaf ve bi-gayri hakkın iltizam ü tevkir veya buğz veya tahkir gibi semere-i adavet ve nefsanıyetden ve rayiha-i ifira ve hilafdan manend-i berg-i safsaf saf ola zira*

tarihin hakikati pederanın evlad ü ahfadına zamanlarının vuku'at ve hadisatın havass-ı müştereki-beni âdeme anlar münafi olmadıkları halde karnen ba'de karnin 'ibret olmak için bi-hakikatihim nakl ü hikâyetleridir. Şu kadar vardır ki hakikat-i mezbure her bir kurun müru-

génération. Avec le temps la fable se grossit, la vérité se perd : de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi, les Égyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles ; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cent quarante ans ; et le soleil dans cet espace de temps, avait changé quatre fois d'orient et d'occident.

Les Phéniciens du temps d'Alexandre prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans et ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. J'avoue qu'il est physiquement très possible que la Phénicie ait existé non seulement trente mille ans, mais trente mille milliards de siècles, et qu'elle ait éprouvé, ainsi que le reste du globe, trente millions de révolutions ; mais nous n'en avons pas de connaissance.

On sait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne histoire des Grecs.

Les Romains, tout sérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'histoire de leurs premiers siècles. Ce peuple, si récent en comparaison des nations asiatiques, a été cinq cents années sans historiens. Ainsi, il n'est pas surprenant que

à la fin de chaque époque un degré de possibilité, elle finit par devenir de plus en plus confuse et de même il est bien connu de ceux qui ont l'expérience du temps et l'entendement de l'ancienneté du monde que parfois une légende sans fondement peut l'emporter et les mystères de l'alchimie d'Avicenne et des talismans pareils au trésor de Jamshid peuvent prendre forme et la vérité en perdra son nom et sa dignité et restera cachée sous le rideau du secret et par conséquent les premiers temps de la plupart des États sont caractérisés par des merveilles.

runda suret-i imkân ü kabiliyetin bir derecesini fevt ü iza'e ederek böyle gittikce muhtelitü'l-akabet olur ve kezalik ma'lum-i mücerribin-i ahval-i devran ve mefhum-i siyak-sencan-ı fertut-ı cihandır ki ba'zan bir fesane-i bi-maye müte'azzım ve garaib-i simya-yı İbnı Sina ve ılsımat-ı genc-i gâv-ı Cemşid-asa mütecessim olarak hakikat-i hal bi nam ü nişan ve zir-i perde-i kitmanda mechl ü pinhan kalır ve bu takrible evail-i ekser-i dıvel havarıkla muttasıfa olur

Hakeza Rumiyanın tarih-i kadiminde ne kadar mudhikât-ı garibe ve efsane-i bi-maye-i u'cube olduğı müताल'â edenlere müsbetbandır zira memalik-i Asya'nın milel ü akvam-ı kadimetü'l-eyyamına nazaran bu

Romulus ait été le fils de Mars, qu'une louve ait été sa nourrice, qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome, contre vingt-cinq mille combattants du village des Sabins ; qu'ensuite il soit devenu dieu ; que Tarquin l'ancien ait coupé une pierre avec un rasoir, et qu'une vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, etc.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses ; les choses prodigieuses et improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine : elles entrent dans l'histoire des opinions et des sottises. Le champ en est immense.

Des monuments

Pour connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'histoire ancienne, il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monuments incontestables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, envoyées par Alexandre en Grèce et employées dans l'almageste de Ptolémée. Cette suite d'observa-

doit considérer comme récent comparé aux anciens peuples et nations d'Asie a passé les premières cinq cents années de son existence sans avoir d'histoire De ce fait on ne s'étonne pas de ce que Romulus, le créateur des césars, ait été le fils de l'étoile Mars et que sa nourrice ait été une louve sauvage.

Pour étudier quelque peu l'exactitude de certaines choses dans les histoires anciennes, il n'y a qu'une voie et cette voie est de vérifier avec attention s'il en reste des preuves et des traces indéniables et les preuves écrites de ce genre se réduisent à trois (La première preuve) est celle des observations célestes qui furent amassées et enregistrées à Babylone pendant mille neuf cents années sans interruption et

rütbede cedid ve nev-zuhur olan Devlet-i Rumiyan bile evail-i zamanında beş yüz sene kadar tarihsizce mümteditü'z-zaman olmuştur Bu takdirce badi-i kayseran olan Romulus kevkub-i Merih'in veledi ve daye-i murza'astı bir zi' b-i berri olduđu fesane-i serd-beyanı mucib-i istiğrab olmaz

Tevarih-i 'atikada ba'za hususatın olduca sıhhatini tahkik etmek için ancak bir tarik vardır ve tarik-i mezbur ba'za mümteditü'z-zaman dela'il ve asar kalmışlar mıdır deyil sarf-i dikkat-i enzar eylemekdir ve bu babda tahriren olan delail yalnız üçe inhisar üzeredir (Delil-i Evvel) memleket-i Babil'de bin dokuz yüz sene müddetde 'ale't-tevali mümted ve mütemadi olmuş rasad-ı felekiyede cem' ü kayd olunmuş

ahval-i mer'iyeye-i semaviyedir ki İskender anları Rum'a nakl ü irsal eylemişdir Fe'alâ haza ta'rih milad-ı İsa salavata'llahi 'aleyhi ve 'ala nebiyyina'dan mukaddemi iki bin iki yüz otuz dört seneye sâ'id ve batiğ olan bu nazariyat-ı mukayyede-i hey'at-ı semadan ahali-i Babil'in akvam-i sa'ireden akdem a'vam-ı kesire ve kurun-ı sa'ifire mevcude ve müctemi'a olmuş idük-leri müsteban ve avan-ı merkumed vuku' bulmuş olan havadis-i 'azime-i keviyeyi kezâlik ketb ü zabt edebilmiş oldukları vazih ü 'ayan olur zira zuhur-ı sanayi'-i dakika la-cerem semere-i kesret-i mürrur-ı zamandır ve tab'-ı beşerde bir emr-i tab'i olan rehavet-i cibilliyeye anları nice bin sene ancak emr-i ta'ayyüşe işfigalden ve ekdar-ı riizgâr ve seby ü zebh-i a'da vü ağıyardan tahaffuzza da'ir a'malden başka sanayi' ve ma'arifden elbet bi behre ve battal bırak-mışdır Kayseran zamanında İngiliz ve Cer-manya akvamı ve karibü'l'-ahidde Tatar kavmi ve hala Afrika'nın sültisamı kadar mahalleri ve Amerika'da ba'za suretle Peru memleketi ve Meksika memleketi ve Tlis-kala cumhurundan ma'adalarının cümle halkı bu hal üzere bulunub arazi-i mezkûrede ne kira'at ve ne kitabet bilür bir ahad bulunur idi

qu'Alexandre a envoyées en Grèce. De ces observations enregistrées de l'état du ciel qui remontent jusqu'à deux mille deux cents trente-quatre ans avant la naissance de Jésus, que la miséricorde de Dieu soit sur lui et sur notre prophète, il apparaît que le peuple de Babylone existait et était réuni bien des années et bien des siècles avant les autres peuples et il est clair et évident qu'ils ont aussi pu enregistrer par écrit les événements importants de la Création survenus pendant cette époque, car il ne fait pas de doute que l'apparition des arts délicats est le fruit du passage du temps et la paresse essentielle qui est naturelle à l'homme les ayant poussés pendant des milliers d'années à n'avoir d'autre objectif que de se nourrir et de se protéger des souffrances du monde et d'être emportés ou égarés par les ennemis et les étrangers, il va de soi qu'ils sont restés sans aucune notion des arts et des sciences. Les peuples anglais et germains du temps des Césars, le peuple des Tatares il y a peu de temps et aujourd'hui encore environ les deux tiers de l'Afrique, ainsi que tout le peuple de l'Amérique, à l'exception, d'une certaine manière, des contrées du Pérou, du Mexique et de la république de Tlax-

tions, qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant ; car les arts ne sont que l'ouvrage du temps et la paresse, naturelle aux hommes, les laisse des milliers d'années sans autres connaissances et sans autres talents que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air et de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains et par les Anglais du temps de César, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou et du Mexique et la république de Tlascala. Qu'on se souvienne que dans tout ce nouveau monde, personne ne savait ni lire ni écrire.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire et reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire des Chinois la même chose que des peuples de Babylone ; ils composaient déjà sans doute un vaste empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-dessus de tous les peuples de la terre, c'est que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation et celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui subsistent aujourd'hui, celles qui possèdent le plus vaste et le plus beau pays, celles qui ont inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns, ont toujours été omises, jusqu'à nos jours dans nos prétendues histoires universelles. Et quand un Espagnol et un Français faisaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquaient d'appeler son pays la première monarchie du monde et son roi le plus grand roi du monde, se flattant que son roi lui donnerait une pension dès qu'il aurait lu son livre.

cala se trouvaient dans cette situation et il ne se trouvait pas la moindre personne sur ces terres capable de lire ou d'écrire. (La deuxième preuve) est l'éclipse centrale du soleil qui a été calculée deux mille cent cinquante ans avant la nativité et dont l'exactitude est aujourd'hui acceptée et reconnue par tous les meilleurs astronomes et astrologues. On en déduit ainsi que les Chinois valent la population de Babylone car il ne fait pas de doute qu'ils ont formé et organisé un État aussi vaste et puissant avec le passage de milliers d'années et on dit que ce qui les rend aussi supérieurs aux autres et protégés et solides, c'est que ni leurs lois anciennes, ni leur caractère, ni leur langue exprimée par les lettres et les signes connus et convenus entre eux n'ont absolument pas changé depuis environ quatre mille ans et sont restés sur le même pied. Toutefois alors que la Chine et l'Inde sont des nations douées et des peuples raffinés qui ont inventé tant d'arts rares et étranges avant toutes les nations qui existent aujourd'hui et avant même que certaines d'entre elles en aient même entendu parler, le fait qu'elles soient décrites dans la plupart des anciennes histoires franques et autres comme étant soi-disant plus récentes que leurs propres

(*Delil-i Sami*) şemsin küsuf-ı merkezîsîdir ki diyar-ı Çin'de tarih-i miladdan iki bin yüz elli sene mukaddem mahsub olub hala cümle-i kemele-i erbab-ı heyet ü ehl-i ten-cim 'inlerinde sıhhatı ağleb olmak üzere mu'teber ve mergubdur Bu takdirce Çin halkı dahi ahali-i Babil'e mu'adildir ya'ni ol esnaya kadar onların öyle bir vasi' ve 'azim devleti elbet mürrur-ı dühur-ı vejre ile tanzim ü tertib edegelmiş oldukları bi reybdır ve onların böyle fa'ikü'l-emsal ve mahfuz ve mersus olmalarına ba'is olan husus gerek kanun-ı kadimlerinin ve gerek mizac-larının gerekse beyinlerinde müte'arraf ve ma'hud hurufat ve işaratın natka oldukları lisanelarının takriben dört bin seneden berü asla ve kat'a tebeddül ve tagayyur etmeyüb yek-nesakda takarrür eyledikleridir derler. Amma gerek Çin ve gerek Hind akvamı hala mevcude olan millet ü düvelin cümle-sinden akdem ve henüz ba'zıları şenide-i sa'ir-ı cihanıyan olmazdan mukaddem bu kadar sanayi' -i bedi' -i garibe icad ü ihtira' etmiş fırak-ı hünerver ve tava'if-i zarafetsiyem iken ekser tevarih-i 'atika-i Efrenciye ve sa'irde onların güya kendü devletlerin-den mu'ahhar ve muhdes olmak üzere muharrer olmaları mudhike makulesinden bir emr-i fazih ve mutlaka bir mübahat-ı batla ve kizb-i sarıhdır.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, subsiste dans les marbres d'Arondel : la chronique d'Athènes y est gravée deux cent soixante-trois ans avant notre ère ; mais elle ne remonte que jusqu'à Cécrops, treize cent dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà, dans l'histoire de toute l'antiquité, les seules époques incontestables que nous ayons.

Faisons une sérieuse attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord Arondel. Leur chronique commence quinze cent soixante et dix-sept ans avant notre ère. C'est aujourd'hui une antiquité de 3 348 ans et vous n'y voyez pas un seul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en est de même des Olympiades, ce n'est pas là qu'on doit dire *Graecia mendax*, la menteuse Grèce. Les Grecs savaient très bien distinguer l'histoire de la fable et les faits réels des contes d'Hérodote, ainsi que dans leurs affaires sérieuses, leurs orateurs n'empruntaient rien des discours des sophistes ni des images des poètes.

La date de la prise de Troie est spécifiée dans ces marbres, mais il n'y est parlé ni des flèches d'Apollon, ni du sacrifice d'Iphigénie, ni des combats ridicules des dieux. La

États est une situation honteuse qui tient du ridicule, une erreur arrogante et un mensonge évident.

(La troisième preuve) est inférieure et plus faible que les deux précédentes et cette preuve consiste en des inscriptions et des visages gravés sur des plaques de marbre qui furent découvertes sur l'île de Paros qui se trouve dans la mer Blanche et fait aujourd'hui partie des dépendances des vastes territoires de l'État Sublime éternel et qu'un gentilhomme nommé Arundel transporta dans la ville d'Orendel en Angleterre. On y trouve gravé et inscrit que la ville d'Athènes, fameuse parmi les anciens et siège des philosophes les plus célèbres et qui, avec l'aide et la protection du Créateur se trouve aussi aujourd'hui sous la domination de l'État Sublime victorieux. **Toutefois les inscriptions sur ces plaques n'allant pas plus de mille trois cent dix-huit ans au-delà du temps de Cécrops où elles ont été gravées, ce qui précède est oublié et inconnu.** Les époques connues de manière incontestable dans les histoires publiques anciennes se limitent donc à cela.

(*Delil-i salis*) *delitleyn-i sabikeynden edna ve iz'afâr ve bu delil hala Devlet-i 'Aliyye-i ebediye memalik-i vasi'ası müte'alikatından ve Bahr-i Sefid'de kâim Bara adasında bulunub Arundel nam beğzadenin İngiltire'de Orendel şehrine nakl eylediği sahar-i mermer üzerlerine menkur ve musavver hutut ve peykerdir ki anda ba'avn ü'ina-yet-i hazret-i halikü'l-beşer yine hala Devlet-i 'Aliyye-i muzaffer zir-i hükümde mukarrer ve inde'l-kudema meşhur ve mu'teber ve makarr-ı feylesofan-ı eşher olan Atina şehrinin ta'rih-i miladdan iki yüz altmış üç sene akdemi olduğu menkur ve muharrerdir. Lakin evvah-ı mezbur nakş ü hakk olduktarı Sekrob vaktinden bin üç yüz on sekiz seneden ileriye sebat etmeyüb anın verası mezbul ü mechuldür İşte tevahir-i 'âmme-i kadîmede mazbut olduktarı mümteni'ü'l-inkâr evkat-ı ma'lume ancak bu mezkûrandır*

date des inventions de Triptolème et de Cérés s'y trouve ; mais Cérés n'y est pas appelée déesse. On y fait mention d'un poème sur l'enlèvement de Proserpine ; il n'y est point dit qu'elle soit fille de Jupiter et d'une déesse, et qu'elle soit femme du dieu des enfers.

Hercule est initié aux mystères d'Éleusine ; mais pas un mot sur ses douze travaux, ni sur son passage en Afrique dans sa tasse, ni sur sa divinité.

Chez nous, au contraire, un étendard est apporté du ciel par un ange aux moines de Saint-Denis ; un pigeon apporte une bonteille dans une église de Reims ; deux armées de serpents se livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Mayence est assiégé et mangé par des rats ; et pour comble, on a grand soin de marquer l'année de ces aventures ; et l'abbé Lenglet compile, compile ces impertinences ; et les almanachs les ont cent fois répétées ; et c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse ; et toutes ces fadaïses sont entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années.

Comparées à la création du monde, **toutes les histoires publiques anciennes sont récentes et nouvelles et comme il n'existe pas d'histoire allant au-delà d'environ**

(îndi) *cemî-i tevarih-i âmme-i kadime hil-kat-i 'âleme nazaran karibü'l-âhd ve cedit ve takriben dört bin senedir mukaddemi mübeyyin olur ta'rih 'adim ve na bedid*

quatre mille ans, il est impossible à l'esprit humain de connaître l'état des années et des nations ayant précédé cette période et la compréhension par l'homme des événements premiers du monde étant insuffisante, ceux-ci sont connus par l'entremise des versets du Très Puissant Coran envoyés par le Miséricordieux pour l'éducation des peuples, par les *hadith* de la Fierté des deux mondes, par les informations exactes des livres célestes et par les inspirations des saints prophètes et ne peuvent être connus autrement et la cause de cette absence [de connaissance] sont les riches bouleversements du globe et la longue ignorance des peuples et des nations des avantages et vertus de la science de l'histoire et de l'art des lettres qui relatent par écrit aux générations suivantes les faits du passé, car de même qu'il existe encore des peuples sans connaissance de l'histoire, même par le passé, cette science circulait entre bien peu de mains au sein des rares nations civilisées. Même parmi les peuples de France et de Germanie, jusqu'à l'an mil quatre cents de la nativité, les hommes capables d'écrire étaient fort rares. Comme c'était chose encore plus rare parmi le peuple d'Espagne, c'est là la raison pour laquelle

olmuşla müddet-i mezkûreden evvel olan ahval-i a'vâm ü ümeme ittıla'a 'ükul-i benî adem gayr-i muktedir ve havadisat-ı pişin-i 'âlemeden 'akl-ı ma'aş-ı beşer kasır olmak-dan naşı anlar ta'lîm-i ümmet zümûnda min kibeli'r-Rahman vahy olunan ayat-ı Kur'an-ı 'azimü'ş-şan ve ahadis-i şerife-i hazreti-Mefhar-ı dü cihan ve ahbar-ı sadıka-i kütüb-i semaviye ve ilhamat-ı peygamberan-ı zışanla ma'lum olub bunlardan başka hiç bir vehile bilimezler ve bu in'idama sebeb inkılabat-ı mugniye-i küre-i 'âlem ve min ciheti't-tahrir ahlafta macera-yı güzestegâni i'lam ü takrir eden fenn-i tarih ve san'at-ı kitabet ve tahririn feva'id ü feza'iline vukuf ve ittılâ'da çok müddet cehalet-i akvam ve ümemdir zira ta'rîhle ülfeti olmayan kavimlerin kemafüyü's-sabık hala mevcude oldukları gibi selefde dahi fenn-i mezbur mîlet-i munise-i nadire'indlerinde ve anların bey-ninde bile akall-ı katil-i eyadide mütedavil idi Hatıa Fransa ve Cermanya halkı bey-ninde bin dört yüz tarih-i miladına gelinceye kadar kitabet etmeğe muktedir adem beğayet nadir İspanya halkında ise ender-i nevadir olmağla İspanyolların Feldinanda zamana kadar muharrer olan tarihlerinin öyle huşuk u haşin ve kizb-i ebter olduklarına sebeb budur

Les révolutions de ce globe, la longue et universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause. Il reste encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très petit nombre de nations policées ; et même était-il en très peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains, que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire : presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous Charles VII, en 1454, que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols et de là vient que leur histoire est si sèche et si

incertaine jusqu'au temps de Ferdinand et d'Isabelle. On voit par là combien le très petit nombre d'hommes qui savaient écrire pouvaient en imposer et combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que Gengis-Kan conquiert une partie de l'Asie au commencement du treizième siècle ; mais ce n'est ni par lui, ni par les Tartares que nous le savons. Leur histoire écrite par les Chinois et traduite par le père Gaubil, dit que ces Tartares n'avaient point l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe Ogos-Kan, nommé Madiès par les Persans et par les Grecs, qui conquiert une partie de l'Europe et de l'Asie, si longtemps avant le règne de Cyrus. Il est presque sûr qu'alors sur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaient des caractères. Il se peut que dans un ancien monde détruit, les hommes aient connu l'écriture et les autres arts ; mais dans le nôtre ils sont tous très récents.

les histoires des Espagnols sont sèches et rudes et tellement fausses.

Et certains peuples illettrés ont conquis par la force une partie de la terre et bien que l'on sache que Gengis Khan conquit une partie de l'Asie, ce n'est ni par lui, ni par les sources tatares que ses faits sont connus, c'est le peuple de Chine qui a recueilli et rédigé son histoire qui par la suite a été traduite dans d'autres langues et il y est clairement dit que pas un homme parmi les peuples mongol et tatar ne savait ni lire ni écrire. Et du temps de Kay Kâvus qui conquit par la force et la violence une partie de l'Europe et de l'Asie, bien avant le règne de Firuz Chah, l'art d'écrire et de lire était tout aussi exceptionnellement rare que du temps de Gengis Khan et sur cent peuples il eût été difficile d'en trouver deux avec des hommes capables de lire et d'écrire.

Louanges soient faites au Seigneur Tout-Puissant, les imités de l'histoire ont observé que même à l'époque de l'apparition fulgurante de l'Etat Sublime et éternel il se trou-

ve harf yazmağı bilmeyen ba'zı kavimler ru-yı arzun bir kısmını kahren zabt ü teshir etmişlerdir Hatta Cengiz Han'ın Asya'nın bir kısmını feth ettiği meşhur ve raygândır lakin anın vekayî'i ne kendüden ve ne asar-ı Tatardan bilinüb anların tarihini Çin halkı zabt ü tertib etmişler olmağla ba'de zaman andan ba'zı lisana tercime ve taklib olunmuşdur ve anda kavm-i Moğol ve Tatarın deyyar okumak ve yazmaktan haberdar değiller idiği musarrâhdır ve Avrupa ve Asya'nın birer kısımların ba kahr ü tedmir zabt ü teshir eden Keykâvus Şah zamanında Firuz Şah'ın vakt-i saltanatından mukaddem ol kadar zaman-ı vefir san'at-ı kitâbet ve kira'at Cengiz Han zamanındaki gibi fevka'l-gaye nadire olub ancak yüz kavimde okur ve yazar adem bulunur güc ile iki kavim bulunabilir idi Bi'hamdu İlahi'l-meliki'l-gayur Devlet-i 'Aliyye-i ebediyü'd-dâhürün henüz avan-ı zâhur-ı kevkebe-i bedrü'l-büadurunda bile yine kendü ahalisinden dahi müvverihleri

Il reste des monuments d'une autre espèce, qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains peuples et qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres ; ce sont les prodiges d'architecture, comme les pyramides et les palais d'Égypte qui ont résisté au temps. Hérodote, qui vivait il y a deux mille deux cent ans et qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avait élevés. Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que longtemps après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain, construire les villes sur des pilotis dans ce terrain de vase et les rendre inaccessibles à l'inondation ; il avait fallu, avant de prendre ce parti nécessaire et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples se fussent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve. Il avait fallu

vait déjà des historiens parmi son propre peuple. Il existe encore une autre sorte de preuve qui, bien qu'antérieure et supérieure à tous les écrits connus et à tous les temps enregistrés, n'a d'autre utilité que de vérifier et de prouver la très grande ancienneté de certains peuples. Ladite preuve est celle des bâtiments extraordinaires, anciens et énormes d'Égypte, ainsi que les monts et collines artificiels que sont les très anciens tombeaux, vieux comme le monde, que l'on nomme pyramides et qui depuis le début ont résisté avec force au passage de milliers d'années. Il est difficile de donner aux plus anciennes moins de quatre mille ans ; d'ailleurs lorsque deux mille deux cent vingt ans auparavant l'ancien historien nommé Hérodote les vit en Égypte il ne parvint pas à trouver le moindre prêtre sachant à quelle date elles avaient été bâties. On dit cependant que quelques unes des grandes pyramides furent bâties par les prophètes Loth, Chouayb et Idris, que le salut de Dieu soit sur notre prophète et sur eux.

buldukları tarih-aşinalara manzur olmuşdur Bir başka ney'i delil dahi vardır ki mâ'lume olan mektubatın ve mazbut olan evkatın gerçi cümlesine sabık ve fa'ik olub lakın ancak ba'zı kavimlerin kadem-i 'azimlerini tahkik ve isbattan başka bir fa'ideye sa'ik değildir ve delil-i merkum Mısır'ın harik-i 'âdi ve kadim ü 'âtî binaları ve piran-i salhurde-i cihan-asa heremlerinden ehram tesmiye olunur ma'mul ve masnu' dağları ve tepeleridir ki anlar vakt-i bidayetlerinden berü ifratla çok a'vam ü dühur müturna tab-aver-i mukavemet olmaktadır ve onların pek akdemlerine dört bin seneden akall ve dün müddet ta'yin etmek müşkildir hatta iki bin iki yüz yirmi sene mukaddem Heredod nam müverrih-i kadim anları gördükde Mısır'da onların ne vaktde bina olunmuş olduklarını bitür hiç bir rahibe zaferiyab olamamıştır Lakin derler ki bu ehramların birkaç büyüklərini hazret-i Lut ve hazret-i Şu'ayb ve hazret-i İdris 'ala nebiyyina ve 'aleyhi-mi's-selam bina buyurmuşlardır

que ces peuples rassemblés eussent les instruments du labourage, ceux de l'architecture, une grande connaissance de l'arpentage, avec des lois et une police : tout cela demande nécessairement un espace de temps prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires et les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses ; et qu'il faut non seulement une opiniâtreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté. Cependant que ce soit Ménès, Thaut, ou Chéops, ou Ramessès qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de l'histoire de l'ancienne Égypte : le langage de ce peuple est perdu. Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens il y avait de quoi faire une histoire ancienne.

[...]

Quelle serait l'histoire utile ? Celle qui nous apprendrait nos devoirs et nos droits, sans paraître prétendre à nous les enseigner.

[...]

De la certitude de l'histoire

Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême

| | | |
|---|---|--|
| | <p>L'histoire utile est celle qui apprend et explique à l'homme, sans pour autant les lui enseigner, les devoirs de sa conscience et ses droits</p> | <p><i>Ta'rihin naft'i insana vacibe-i zimmetini ve hukukunu ta'lim garazyyla olmaksızın ta'lim ii tefhim edendir</i></p> |
| <p>et il est bien connu que de même que ce qui n'est pas établi par les preuves de la</p> | <p>et il est bien connu que de même que ce qui n'est pas établi par les preuves de la</p> | <p><i>ve ma'lumdur ki dela'il-i şer'iyye ile müdel-letel yahud "ulum-i matimastikiye ve usul-i</i></p> |

probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand Marc-Paul parla le premier, mais le seul, de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru et il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaste empire plusieurs siècles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.
[...]

Charia ou qui n'est pas prouvé et résolu par les sciences mathématiques et par la méthode géométrique ne peut être que possible, il n'y a guère d'autre preuve digne de confiance en histoire que des possibilités et il est forcément inutile de rechercher une certitude complète

à moins qu'une chose soit écrite de manière unanime par un très grand nombre d'historiens de différentes nations et qu'aucun individu n'ait exprimé la moindre opinion contraire. Par exemple, toutes les histoires, tant musulmanes que d'autres nations, se sont accordées pour dire que feu le glorieux ancêtre de Sa Majesté le Sultan, le sultan Murad Han premier du nom, que la miséricorde et le pardon divins soient sur lui, lors de la bataille de Kossovo a remporté une victoire éclatante contre une armée ennemie formée des soldats innombrables des maudites nations alliées avec à peine un dixième de ce nombre d'hommes, ce qui, même expliqué par les raisons évidentes du courage et de la valeur et de l'ordre des unités et des rangs des vaillants soldats du sultan et l'art militaire de ce grand général, eut lieu parce qu'il lui fut octroyé la réussite et la victoire divines à la

hendesiyeye ile müsbet ve münhall olmayan maddelerde ancak suret-i inkândan başka vech olmaz pes tarihte dahi inkândan başka gayri bir delil-i kavi-i sühat bulunmaz, ve i'timad-ı kâtili tahsili de bi'z-zarur lazim gelmez

meğer ki bir maddeyi müverrihin-i milel-i mütenevvi'eden cem-i gafir ütfak üzere tahrir edüb hiç bir ferd hilafına katil ü kesir kelam serd etmiş olmaya mesela ez cümle merhum ve mağfiret-nişan cedd-i büzürgvar-ı hazret-i şehinşah-ı zaman Gazi Hudavendigâr Sultan Murad Han-ı Eyvel 'aleyhi'r-rahmeti ve'l-gufran hazretlerinin Kosova cengi gibi ki şeca'at ve pehlivani ve tanzim-i sunuf ü tertib-i süfuf-ı 'asakir-i bahadır-ı sultani ve sanayi-i harbiye-i ser 'askeranileri esbab-ı lazime-i zahiriyesiyile bile dergâh-ı Müsebbihü'l-esbaddan niyaz ü tazarru'-ı firavan ve süicud-ı tezelli-i 'übey-daneleri ve istimdad-ı ruhaniyet-i Sultan-ı peygamberan ile vech-i ruhanileri berekâtiyle mazhar-ı fevz ü nusret-i İlahi olub 'öşrü mikdârı 'askerle milel-i müteffih-ka-i şedideden 'ibaret derya-misal 'asakir-i mürettebe-i dîşmana galebe-i külliye eyle-diklerini gerek İslam ve gerek milel-i sa'ire

suite de ses nombreuses prières et de ses humbles prosternations devant le siège du Producteur de toutes les causes et du secours de l'esprit et de la bénédiction de la nature spirituelle du Seigneur des prophètes. Et il tenait la plupart de ses stratagèmes militaires de ses observations auprès de son père feu le sultan Orhan, qui réside au paradis, certains d'entre eux ayant été recueillis et traduits dans diverses langues, ils sont encore aujourd'hui utilisés dans des livres consacrés aux stratagèmes militaires par les guerriers des États francs sous le nom de (stratégies du sultan Orhan). L'extinction des flammes d'une révolte à l'échelle du monde, la construction de forteresses impériales éternelles, en particulier la libération des deux Villes Saintes, ainsi que la conquête de la province du Hedjaz et la prise des terres des Bédouins sont autant d'événements uniques au monde survenus avec l'aide et la grâce de Dieu plein de bontés, sous le règne bienheureux du sultan actuel et qui, en causant l'envie des sultans des temps premiers, tiennent lieu de préface à l'histoire de notre temps. Et ces événements ne sont pas des affaires fabuleuses éloignées des désirs des hommes, mais sont au contraire dignes de l'essence d'un champion et conformes au

ta'rihleri müttefakane yazmışlardır ve hüvel-i harbiyelerinin ekseri pederleri cennetmekân Sultan Orhan hazretlerinden müşahade buyurdıklarıdır ki anlardan ba'zıları cem' olunub elesine-i mütenevi'eye nakl ü tercüme olunmağla hud'a-i harbiyeye da'ir kitablarda düvel-i Efrenciye cengâveranı beyinde (hüvel-i harbiye-i Sultan Orhan) namıyla hala müsta'mel ve mu'teberdir Ba'avn u inayet-i Huda-yı Mennan bu avan-sa d-iktiran-ı hazret-i şahinşah-ı zamanda inifâ'-i na'ire-i fime-i azime-i cihan ve inşâ'-i kta'-ı hakani-i ebediyü'l-bünyan ve 'ale'l-husus tahlis-i Haremeyn-i Muhteremeyn ve fütuhat-ı semt-i Hicaz ve teshir-i memalik-i Urban hususları dahi vuku'at-ı nadire-i cihan ve hakka ki gıta-aver-i padişahan-ı pişin-i devran olmalarıyla sername-i tevarih-i zaman olmuşlardır ve bunlar müsteb'ad-i tavk-ı beşer olur umur-ı havarik-mi'esser makuleleri olmayub tamam sezavar-ı sirış-i pehlivani ve muvafik-i haslet-i sahibkrani maddelerdir zira ashab-ı akl-ı İlahi olmağla mükerrem oldukları irtiyab olub kendülere vahy ü ilham-ı Reb-bani olunduğu erbab-ı akl-ı me'ad 'indlerinde müsellemlen olan tabiiyyeye muhalif kavillerine zinhar i'timad vacib olmaz

caractère d'un souverain car, à l'image de la pleine lune, il est évident et ne fait aucun doute à ceux qui voient juste qu'étant doté de l'intelligence divine, il est honorable et il est absolument proscrit de faire confiance aux paroles contraires à l'évidence reconnue par tous les gens dotés de l'intelligence capables de comprendre l'état futur selon laquelle il a reçu la parole et l'inspiration divines. Les livres de jurisprudence rapportent que tout témoignage contraire à la coutume du Créateur ne peut être accepté. Faut-il croire que le corps d'un champion dans la Chah-nama de Ferdowsi est fait de bronze ? (la fin de ce que l'on a en tête) Ce genre d'histoires mensongères sont inventées dans l'espoir d'inciter à l'effort et au courage et c'est pourquoi les conteurs ont toujours joui d'une [certaine] licence (et ceci fait aussi partie de la science historique). Si un souverain sage comme Platon ou un général tel Bahram ou un homme puissant parmi les grands de l'État devait prononcer devant un auditoire des paroles fortes sur un sujet important et dans un style particulier et d'une manière appuyée prouvant et illustrant la pensée et l'expérience ainsi que les talents et les capacités qui lui sont propres et qui caractérisent

Hilaf-ı 'âdet-i Bari'ye şehadetin 'adem-i kabulü kütüb-i fıkhiyyede menkuldür Şahname-i Firdevsi' de bir pehlivanın nefsi-i bedeni nuhasdan mahluk idiğine i'tikad lazım midir (gayet-i mafyü'l-bab) Bu makule düruği hikayetler muharrik-i hassa-i gayret ü şecaat olmak ümidıyla masnu' olub bu mülahazaya mebni meddahana ruhsat dahi verilmişdir

Doit-on insérer des harangues et faire des portraits ?

Si dans une occasion importante un général d'armée, un homme d'État a parlé d'une manière singulière et forte qui caractérise son génie et celui de son siècle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot : de telles harangues sont peut-être la partie de l'histoire la plus utile ; mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? Il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a

(Bu dahi kava'id-i femm-i tarihdendir) ki eğer bir padişah Felatun-şi'ar veya bir sipehsalari Behram-envar yahud ekâbir-i devletden bir recli-i sahib-i iktidar bir madde-i mühimme hakkında zat ü zamanın akl u dirayettini ve isti'dad ü kabiliyyetini mukayyed ve mübeyyen olur bir tarz-ı mahsus ve tavr-ı mansus ile hisse-dihende-i müstem'in olur bir kelim-ı me'in tevfüh eylemiş olsa kelim-ı mezburu kelime be-kelime nakl ü irad eylemek lazım olduğu

pas fait ! C'est une fiction imitée d'Homère ; mais ce qui est fiction dans un poème devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode ! Cela ne prouve autre chose, sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

son temps, il ne fait aucun doute qu'il faille rapporter ces paroles mot pour mot et de telles paroles qui s'inspirent de pensées philosophiques forment la plus grande partie des histoires les plus utiles. Cependant, le fait d'attribuer et d'imputer à une personne quelque chose qui n'ait pas été entendu directement de sa bouche ou qui n'ait pas été tiré et extrait de ses œuvres authentiques est inacceptable et relève seulement des éloges des poètes. Toutefois si éloge et glorification sont acceptables en poésie, ils n'ont pas leur place en histoire et cet usage impropre a été suivi par la plupart des anciens historiens pour la raison que ces derniers, plutôt que de faire attention et de s'appliquer à exprimer la réalité telle qu'elle était, ont préféré et choisi de faire étalage de leur maîtrise des mots et des tournures fleuris et de la prose car le respect des vers et des rimes suffisait à violer et à dénaturer la justesse de l'expression par la prolifération des mots et à corrompre et détruire la force de l'intelligence des paroles ; et c'est en raison de cette vérité que les textes sacrés et les nobles paroles qui sont les trésors du sens le plus profond sont pures et libres du fourreau des mètres et des rimes. Mais hélas, comme ce mal qu'est

kayd-ı te'kidden salımdır ve bu makule hissemend-i mefhum-ı feylesof pesendi oluncak kelamların ziyade enfa' tevarihin cüz-i a'zamı makamındadırlar Lakin bir kimseye kendaüden mesmu' yahud te'lifat-ı sahıhtesinden müste'fad ve mebzû' olmamış bir nesneyi 'atf ü isnad bir maddede-i nabeca ve mücarrerred nazire-i sıtaış-ı şu' aradır Amma eş'arda la-be'is olan medh ü sena tarihde bir emr-i nabercadır ve bu refıtar-ı na-seza mukteza-yı mestek-i ekser-i müverrihin-i kudemadır ve sebebi anların ancak ifade-i hakikat-i mafiyü'l-bal etmeğe sa'y ü dik-katiden ziyade elfaz ü makalde zıynete ve fenn-i inşada arz-ı maharete meyl ü rığbet etdikleridir zira ri'âyet-i seci' ü kavafı tek-sir-i kelamla hakk-ı tabiri ihlal ü ifsad ve kuvvet-i mefhum-ı takriri taşvir ve berbad etmeğe bir emr-i kâfidir ve haza'in-i butun-ı ma'na olan ibarat-ı mukadde ve kelam-ı kılbra iglaf-ı evzan ü kavafiden saf ve müberra oldukları bu hikmete müntemadır Lakin ne çare arayış-ı elfaz gava'ili sade-dil-ı manadan gafıl ve şive-i zarafet-i mefahim-den zahil eylemekte mukteza-yı tabiat-ı lisan üzere terkib ve tasvib olunmuş bir ibare-i sehl ü lebib her ne kadar manidar ise de sakt-ı hayz-ı itibardır

l'appât des mots éloigne les naïfs et les esprits légers de la rhétorique du sens et leur fait oublier le charme de la grâce de la signification, aussi pleine de sens que puisse être une expression simple et intelligente, composée et appréciée selon les besoins de la nature de la langue, elle n'en perdra pas moins sa crédibilité.

Dans les histoires, la description des formes et traits aussi bien que les dessins et représentations et les portraits et statues créés par des artistes comme dans les albums des Chah-nama n'ont généralement pas pour objectif de décrire et représenter la personne en question en rédigeant sa description exacte ou en traçant ou en dessinant sa statue ou son portrait, mais sont plutôt produits pour le faire briller et le glorifier. Certes l'historien ou l'artiste sont capables de dresser un portrait et une description fidèles des hauts dignitaires de l'État qui sont leurs contemporains et avec lesquels ils sont en relation, mais il n'est pas sûr qu'ils aient écrits ou dessinés de manière impartiale, sans motivation personnelle. Et quant à la rédaction et à l'exécution des descriptions et portraits des anciens, il

Des portraits
Les portraits montrent encore bien souvent plus d'envie de briller que de s'instruire. Des contemporains sont en droit de faire le portrait des hommes d'État avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans Clarendon sont faits avec plus d'impartialité, de gravité et de sagesse, que ceux qu'on lit avec plaisir dans le cardinal de Retz.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs âmes, regarder les événements comme des caractères avec

Tevahide gerek beyan-ı şema'il ü eşkâl ve gerek bazı şehnamelerdeki gibi imal-i musavvirin olan nakş ü timsal ve tesavir ve heykâl hususları dahi ekseriya ol kimseyi kemakân tarîf ü tebyan zımında kıyafet-namesini bi-aynîhi tahrîr yahud heykel ve timsalini resm ü tasvir ma'razında olmadıklarından maada belki telmî' ü tebcil için imal olunurlar F'î'l-vaki müverrih ya musavvir hem-asrı olub kendü ile muarefesi dahi olan kâbera-yi devletin alâ vec-hi's-sihha hiye ve timsaline gerçi muktedirlerdir lakin bunların bir garaz-ı nefsanî zımında olmayarak bi-tarafane muharrer ve mersum olmuş oldukları pek de malum olmaz. Ve eslaftın timsal ü kıyafetnamelerini resm ü tahrîr etmekte evvela anların hal ü vaktalarını kema yetliku mütalaa-i amika ile mülhaza ve tedkik ederek suver-i mer-sumeyi vukuat-ı merkumeye tevfik ü tablik birle anlara layık olur suver [ü] heykili

lesquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs, c'est une entreprise bien délicate ; c'est dans plusieurs une puérité.

De la maxime de Cicéron concernant l'historien : que l'historien n'ose dire une fausseté, ni cacher une vérité

La première partie de ce précepte est incontestable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelq'utilité à l'État, votre silence est condamnable. Mais je suppose que vous écriviez l'histoire d'un prince qui vous aura confié un secret, devez-vous le révéler ? Devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez coupable de dire en secret à un seul homme ? Le devoir d'un historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand ?

Je suppose encore que vous ayez été témoin d'une faiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faiblesse ? En ce cas l'histoire serait une satire.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes sont plus indiscrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs insolents qui, se faisant un mérite de médire, impri-

faut d'abord avoir observé et étudié leurs faits et gestes de manière approfondie comme il se doit afin d'allier et concilier lesdits portraits avec ces événements et graver et inscrire dans la mémoire les images et représentations qui en sont dignes. Or c'est là une lourde tâche bien délicate et s'il ne sied pas à l'historien d'oser avoir recours au mensonge évident et de taire et cacher la vérité, on dit qu'il n'est pas crédible que la plupart des historiens n'aient pas pratiqué le mensonge. Votre serviteur notera toutefois que s'il est vrai que le recours aux mensonges est un grand mal, pour ce qui est de taire la vérité, si de la déclaration d'une vérité découlent des avantages à l'État et à la nation, le silence est malaisant et devient une sorte de crime. Mais lorsqu'un historien se met à expliquer un sujet, doit-il livrer et annoncer au grand public les secrets qui lui ont été donnés et confiés par l'État ou tout particulièrement par certains hauts dignitaires à condition de les garder pour lui ? Alors que le fait de les dévoiler ne serait-ce qu'à une seule personne serait déjà un crime, doit-il révéler et propager certains secrets dont la révélation était considérée interdite et

ibtida sahife-i hatıra nakş ü tahrir etmeğe muhtac olunur Bu ise pek nazik bir emr-i asirdir ve dahi müverrih kizb-i sarithe icira ve hakikat-i hali ketm ü ihfa etmek olmaz. amma ekser müverrihlerin irtikâb-ı düruğ etmemiş oldukları gayr-ı mutemed bir manadır derler Lakin fakir derim ki f'l-hakika mükezzebata cür'ât makule-i habais olub amma ketm-i hakikat hususunda eğer bir hakikatin beyanında devlet ü millete bazı menfaat melhuz ise anda sükût mucib-i mazarrat olmoğla bir nevi töhmetdir Lakin bir müverrih bir hususu beyana şüuru' etdikde gerek devletin ve gerek muhassasan bazı kâbera-yı devletin ken-düye ketm eylemek üzere tevdi' ü tahmil eyledikleri esrarı, avamm-ı nasa işşa ve beyan ve yalnızca bir ferdi bile mahrem etmek mucib-i tühem olmakdan kat'-ı nazar vakten mine'l-evkat ibahası caiz ü reva görülmeyen bazı sırrı kâffe-i ahlafa ve belki millet-i ecnebiye ve düvel-i müteferrikaya vaktiyle işâ'a ve ilan ve beyne'n-nas vird-i zeban ü dastan etmeli midir ve bir müverrihin vacbe-i zimmet-i sanatı bir devlet ve milletin lazime-i namus-ı saltanatdan a'zam ve andan ziyade mer'i ve mültezim midir Şu kadar vardır ki ba'de zaman ahlafa tecarib ü ibret olub bais-i devam-ı

ment et vendent des scandales comme la
Voisin vendait des poisons ?
[...]

indigne depuis une éternité à toutes les générations à venir et même aux nations étrangères et à divers États ainsi qu'au sein de toute la population telle une litanie ou une épopée ? Les devoirs et la responsabilité de l'historien envers son art sont-ils plus grands, plus respectables et plus importants que les besoins de dignité souveraine d'un État et d'une nation ? Néanmoins, mis à part le fait qu'il ne découlera aucun avantage pour le peuple d'ignorer les vérités qui avec le temps serviront d'expérience et d'exemple aux générations futures et assureront la survie de l'État et de gaspiller le papier et l'encre à gâcher les histoires présentées et à troubler et corrompre encore plus et pour longtemps les esprits des idiots par les élucubrations fébriles nées d'hallucinations et d'illusions, il n'est pas raisonnable non plus, sous prétexte de la protéger du poison des vipères ennemies, d'occuper et de tromper une population vivant confortablement à l'abri des flammes de la révolution grâce à la puissante protection de l'État avec des éloges et des consolations insensées en guise de panacée et en lui vendant un poison mortel et en l'exposant à un venin fatal. Certaines histoires anciennes ne recherchent qu'un style limpide et le récit de

De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire et du style
On en a tant dit sur cette matière qu'il faut ici en dire très peu. On sait assez que la méthode

devlet olacak hakayikdan sarf-ı dikkat ederek iltif-ı kırtas ü midad ile tevarih-i rüzgârı berbad ve hezeyan-ı mahmumane-i evham ü hayalle ba'de bu'din dahi ezhan-ı sebük-mağzanı bir mertebe dahi ihtlal ü ifsad birle vaktiyle halkın andan hiç fâidemend olmaya cackları emr-i ezherinden kat'ı nazar zir-i saye-i hüma-vaye-i vikayesinde asude-i tabiys-i ihtlal müsterihü'l-bal olduđu devletin ahali-i âtiyesine semiyet-i efa'î a'dadan emniyetleriçün talim-i terkib-i tiryak-ı faruk etmek bedeline bi-mana medîha ve tesliyetlerle işgal ü işğal ederek anlara bey'î semm-i helahlil ve amade-i zehr-î katil etmek de bir kâr-ı âkil değildir Tevarih-i atıkanın ba'zında mültezem ancak fashat ve bazı katil ü tedmir-î eşkyadan ibaret ba'zında dahi ekser makal tarif-i ahval-i harb ü kital ve ba'zında ise mültezem kadem-i emsar ü ümeme dair ahvaldır ve bu müverrihin-i meşhurinin cümlesinin asarını alâ hiddeyin mütalaa ve te'emmül es'ab ve herbirini hıfzu ta'akkul ise te'emmül-i mezbur mesakkatinden et'abdur ve

et le style de Tite-Live, sa gravité, son éloquence sage conviennent à la majesté de la république romaine ; que Tacite est plus fait pour peindre les tyrans ; Polybe pour donner des leçons de la guerre ; Denis d'Halicarnasse pour développer les antiquités.

Mais, en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population ; il en est de l'histoire comme des mathématiques et de la physique ; la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

[...]

la destruction et de l'annihilation de brigands ; d'autres se contentent de décrire les guerres et les massacres ; d'autres encore s'appliquent à dépeindre l'état des principaux pays et peuples. Et s'il est fort difficile d'étudier et d'analyser avec précision toutes les œuvres de ces célèbres historiens, le fait de les retinir et de les mémoriser est encore plus pénible que de les étudier de la sorte.

En suivant les règles des maîtres des historiens présents pour la composition d'histoires nouvelles, il est nécessaire d'exposer tous les détails exacts et tous les faits réels et prouvés qui constituent les événements majeurs ainsi que les gouvernements et les règnes et d'étudier et d'examiner les lois et les coutumes, le caractère et la nature, l'état du commerce et de l'agriculture et la concentration de la population de l'État et de la nation. Il existe aussi des historiens qui suivent le style des sciences mathématiques et géométriques, ou des sciences naturelles et des affaires administratives. Bref, de même que la variété dans les écrits et l'usage de synonymes est sans limites et sans fin, en histoire aussi les voies et les manières sont multiples et nombreuses ; et autant il est aisé et facile d'obtenir et de recueillir les

iistadan-ı müverrihin-i zaman kaidesinde tarih-i cedid zabtında vekayi-i külliyyenin mütevakkıfe oldukları umur-ı cüz'ıyye-i sahıha ve ef'al-i müsbite-i muhakkakayı ve hükümet ü saltanatı beyana ve kavanin ü âdat ve emzice vü tabiat ve emr-i icaret ü ziraat ve tahassüd-i ahali-i devlet ü millet hususlarını mülahaza ve im'âna muhtac olunur ve ulum-ı matemasikiye ve hendesiye ve hikmet-i tabiiye ve umur-ı nizamiye sıyıklarında tarihler dahi vardır Hasıl-ı kelam tahriratda tenevvueat ve tefennün fi'l-ıbarat bi-hadd ü payan oldukları gibi tevarihde dahi vadi ve vücuhat vesî' ve fıratı vandr ve evrak-ı havadis-i kevnıyyeyi tedarik ü tahsil her ne kadar asan ve eshel ise fi zamanına bu cümle-i üstadan-ı resih zeyinde veh-i laykı üzere tahrir-i tarih ol kadar a'ser ü eşkedir

feuilles de nouvelles courantes, autant il est de nos jours ardu et difficile d'écrire l'histoire d'une manière digne de figurer à la suite de tous ces savants maîtres.

Et la nature et la tournure des histoires que racontent les soi-disant historiens qui ne savent même pas encore en quoi consiste cette noble science de l'histoire sont confuses et embrouillées telles celles des conteurs, car ces ouvrages sont indifférents au droit, aux lois, aux coutumes, à la morale et à la nature des principaux éléments qui forment les États et les peuples dont ils prétendent écrire l'histoire générale, ainsi qu'aux changements survenus dans ces matières et aux causes de leurs transformations et se détournent du récit des affaires importantes de ce genre pour se contenter de faits quotidiens sans importance et remplissent entièrement ces ouvrages de détails tels des circonstances individuelles et des événements particuliers. Par ailleurs il ne fait aucun doute qu'un historien devant préparer et composer une histoire concernant un pays étranger ne pourra pas la former et la fonder dans un moule identique à celui d'une histoire qu'il aurait établie et rédigée pour son propre pays. Par exemple, si dans l'histoire qu'il

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie. Si vous faites l'histoire de la France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire ; mais, si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On

Ve bu fenn-i celil-i tarihin ne olduğundan henüz haberdar değil iken müverrih geçinen müteverrihlerin manend-i meddahân kîssaları mîst ü meslekleri müşevveş ü muhteldir zira bunlar tevarih-i 'âmmesine mutasaddî oldukları devlet ü milletin ve anların a'zam ezasının hukukunu ve kavanin ü âdetini ve ahlak ü tabiatını ve bu hususattın tebeddülâtını ve esbab-ı inkılabattın beyandan ıgmaz ve bu makale umur-ı mühimmeyi ifadeden i'raz birle ancak vukuat-ı cüz'iyeye-i yev-miyye ile iktifa ve tarihlerini dhval-i efrad ve havadis-i ahad makulesi furu'âtla reside-i derece-i imtila eylemişlerdir bu dahî bi irri-yabdır ki

bir müverrih memleket-i ecnebiyeye müte-allik tertib ve temhid edeceği tarihi kendü memleketine dair zabt ü takyid edeceği tarih kalıbına bi-aynihi isaga ve ifrag etmeğe kudretiyab olmaz. Mesela müverrih-i fakîr Memalik-i Devlet-i Aliyye-i müstahse-ni'l-mesalike dair tertib edeceğim tarihte hasbe'l-iktiza nehr-i Nil ve nehr-i Tunia

veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde ; on attend de vous des instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernements de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames, les disciples de saint Jean, les Guébres, les banians. Cette réflexion peut s'appliquer à presque toutes les histoires des pays étrangers. On nous a conservé, il est vrai, des lettres de Xavier et de ses successeurs. On nous a donné des

rédigerait des contrées aux chemins admirables de l'État Sublime votre serviteur devait parler du Nil et du Danube, je ne ressentirais pas le besoin de décrire et d'expliquer l'itinéraire de leur cours dans les contrées en question. En revanche, si je devais décrire et conter les forteresses et les villes qui ont été à nouveau conquises pendant les conquêtes de la campagne du Hedjaz réalisée par la grâce et avec l'aide de Dieu sous le règne du présent empereur conquérant, j'aurais à dépeindre la géographie particulière de la nouvelle région en question, voire même à tracer et dessiner une carte séparée des côtes de la mer de Bassora et de cette zone jusqu'au Yémen et à décrire et commenter la morale et les croyances et les mœurs et les coutumes des peuples et des souverains de la zone en question. Il existe de nombreuses histoires, anciennes et récentes, sur les campagnes d'Andalousie, d'Iran et d'Europe, mais je n'en ai vu aucune qui traitât des divers États et peuples de ces régions et de leurs lois, de leurs religions, de leurs sectes, de leurs coutumes et de leur hiérarchie ; elles n'exposent et n'expliquent que des matières comme les guerres, les costumes, les lan-

yazılmak lazım gelse anların memalik-i mezbur-i ma'murede siyak-ı cereyan ü mesaliklerini tarif ü tavsiye muhtac deglim Lakin bi-avn ü inayet-i Huda bu ahd-i şehinşahi-i kişver-güşada vuku bulan fütuhat-ı sefer-i Hicaz'da müceddeden feth ü küşad olunan kula' u biladı tafsil ü beyan edecek olduğumda arazi-i cedide-i mezkûrenin coğrafya-yı mahsusasını ve sevahil-i Bahri Muhit-i Basra ve Yemen'e kadar ol havalinin bir müstaklice haritasını bile resm ü tasvir ve havali-i mersume milîl ü hükmümlerinin ahlak ve tabiatlarını ve akaid ve töre ve âdetlerini takrir ü tefsire muhtac olurum

Enditlîs ve Iran ve Frenk seferlerine dair atik ve cedid vâfir tevarih olub lakin anlarda akalim-i mezburinin divel-i muhtelif ve milîl-i mütenevviesini ve kavaminin ve edyan ve mezahib ve âdat ve kudemini beyan eder hiçbir tarih manzur-i ayn-ı im'ân olmamışdır ve anlar ancak akvam-i mezburinin cenkleri ve kıyafetleri ve lisan ve mülkâtelmeleri ve bazı şurut-ı musalaha-ları gibi maddeleri i'lam ü ifham ederler

histoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces missionnaires qui ne savaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des amonâniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; et dès qu'ils voient sur les côtes de Coromandel des figures symboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce sont des portraits du diable, qu'ils sont dans son empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne songent pas que c'est nous qui adorons le diable Mammon et qui lui allons porter nos vœux à six mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue Saint-Jacques et à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du Nouveau-Monde ; qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

gues, les traités et certaines des conditions de paix des peuples en question.

Cependant, il est évident qu'il est conforme aux règles reconnues et en vigueur de la science de l'histoire que lorsqu'un historien rédige l'histoire de son propre pays il ne parle guère en long et en large des terres nouvellement découvertes et que l'histoire d'une petite ville ne soit pas décrite avec autant d'ampleur et de détail que celle d'un grand État et

Gerçi bir müverrih kendi devlet ve memleketi tarihini tahrir esnalarında yeni dünyanın arazi-i mekşufe-i cedidesinden medid ve tavil bahs ü tafsil ve bir küçük beldenin tarihini bir devlet-i vast'a tarihi kadar bast ü tafsil ve Mısır ve Bağdad gibi viüera-yi uzzam-i devlelden bir vali taht-ı livasındaki kitamın ve Eflak ve Boğdan misillü bir mülhak beğtiğin ve elektörlüğün tarihini bi'l-

que l'histoire d'une région comme l'Égypte ou Bagdad sous l'administration d'un des puissants vizirs de l'État ou d'une principauté vassale ou d'un électorat tels la Valachie et la Moldavie ne soit pas aussi longue et développée que celle du grandiose État Sublime tout entier.

Hélas, quelle utilité et quel exemple peut-il y avoir pour l'État et sa population lorsque, manquant d'événements dignes d'être inscrits dans les pages du temps, on commence à décrire, comme on le ferait avec des jongleurs et leurs jouets ou des funambules, le détail des circonstances des fêtes et réceptions et que l'on répète inutilement en long et en large les processions et les honneurs ainsi que les cérémonies bien connues de l'État ?

Bien que les règles précitées concernant l'enregistrement des événements et la méthode de composer une histoire utile soient gravées dans la mémoire de la plupart des historiens et qu'ils aient vu le miroir d'acier reflétant les lumières des œuvres des auteurs pleins de sagesse et de force, les historiens capables d'enregistrer et de composer l'histoire comme il se doit sont quand même bien rares. Il est bien connu qu'en histoire il faut un récit et un

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles sont assez connues ; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très rare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit ; beaucoup de préceptes et peu de grands artistes. [...]

ciimle Devlet-i Aliyye-i muazzama tarihi kadar medd ü tavvil etmemek hususlarunun dahi fenn-i tarih kavaid-i müstahsene-i meriyyesinden oldukları bedihidir

Heyhat ki şayan-ı ketb-i sahife-i zaman olur havadisat bulunmayan evkatde manend-i na-saz-ı tarifi bazıçe-i dest-eşyan ü resen-baza agaz ve tafsil-i ahval-i sur u zıyafat ve kayd-ı selasil ü tevcihatla rüsum-ı malı-me-i devleti bila ta'il her bar tekrar ederek kelamı dâr ü deraz eylemekden devlet ü ahalisine ne menfaat ü ibret hasıla olabilir

Eğerçi bu zıkr olunagelen kavaid-i zabı-ı vekayi ve usul-ı tertib-i tarih-i nağı ekser müverrihlerin ke'n-nakşi fı'l-hacer men-kur-ı levh-i hatırları ve envar-ı asar-ı erbab-ı fazl ü iktidardan müin'akis mir'at-ı fulad menazırları olmuş ise de tarihi kema hüve hakkulu zabı ü tanzime kadir müverrihler yine pek nadirdir Malumdur ki tarihte bir metin ve 'ıyan ve mütenevvi' ve latif sebki ü ibare olmak ve hasbe'l-ahval elfaz-ı mermuze kullanmak lazımdır Hasılı

texte forts et clairs et variés et plaisants et, selon les cas, des paroles allusives. Bref, les règles de l'écriture en histoire sont les mêmes que les règles et coutumes des autres arts de l'esprit, mais bien que les règles et méthodes de toutes les professions et de tous les arts soient nombreuses et variées, les maîtres parfaits et doués sont toujours peu nombreux et rares.

D'ailleurs, en raison du peu de connaissance que l'historien plein de défauts que je suis a des règles importantes qui conquièrent l'âme et des grands avantages semblables à un élixir présentés dans cette introduction, c'est chose évidente que, selon le dicton (l'idiote a le cœur sur la langue, tandis que le sage a la langue sur le cœur), ma faiblesse et mes erreurs apparaîtront dans mes œuvres au vu des gens de savoir. Il est donc évident, mais aussi prié, que les fins connaisseurs des sciences et les spécialistes des illustres allusions que sont les sages pleins d'équité voudront bien me pardonner mes nombreuses fautes.

*tahrir-i tarihin kavaidi sair cemî'-i sanayi-i
akliyyenin kavaidi ü avaidi gibidürler amma
gerçi her pişe ve hünerde kavaid ve usul
müteaddid ve ekserdir Lakin üstad-ı kâmil
ve hünerver yine daima akall ü enderdir
Hatta bu mukaddimatda tarif ü takrir olu-
nan kavaid-i mühimme-i dilpezir ve fevaid-i
azime-i iksir-nazirden müverrih-i pür-taksi-
rin dahi kallet-i bezaası sebebiyle acz ü
kusuru (kalbî l-ahmakî fi fihi ve lisanü l-â-
kılı fi kalbihi) misdakınca asarından
malum-ı erbab-ı fihum olur bir mana
olmağla nükteşinas-ı hakayık-ı ulum ve aşı-
na-yı ima-yı fihum olan fuzala-yı msfet-in-
timadan kusur u küsur-una afv ile müamele
buyurulacağı hüveyda ise de müstercadır*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ahmed Cevdet Paşa, *Ta'rih-i Cevdet*, vol. I, Istanbul, Matbaa-i Osmaniye, 1302 (1885) ; vol. VI, 1309 (1892) ; vol. XI et XII, 1301 (1884).
- Balcı (Sezai), « Bir Osmanlı-Ermeni Aydın ve Bürokrati: Sahak Abro », in İbrahim Erdal, Ahmet Karaçavuş dir., *Osmanlı Siyasal ve Sosyal Hayatında Ermeniler*, Istanbul, IQ Kültür Sanat Yayıncılık, 2009, p. 105-138.
- Bianchi (Thomas-Xavier), *Notice sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine imprimé en turc*, Paris, L.-T. Cellot, 1821 ; reprod. dans Aykut Kazancıgil, XIX. Yüzyılda Osmanlı İmparatorluğu'nda Anatomi Şanizade-Bianchi, Istanbul, Özel Yayınlar, 1991, p. 33-80.
- Bossut (Charles), *Cours de mathématiques à l'usage des élèves du corps royal du génie*, Paris, C.-A. Jombert, 1781-1782, 3 vols.
- Edem (Edhem), « El-hayretü'l-azime fi'l-intihalati'l-garibe: Voltaire ve Şanizade Mehmed Ataullah Efendi », *Toplumsal Tarih* 237, sept. 2013, p. 18-28.
- Friedrich II, *Des Königs von Preussen Majestät: Unterricht von der Kriegskunst an seine Generals*, Francfort-Leipzig, 1761 [URL : vd18.de/debsb-vd18/content/pageview/31853486, dernier accès : 17/05/2014].
- Frédéric II, *Instruction militaire du roi de Prusse pour ses généraux, traduite de l'allemand par M. [Georg Rudolf] Faesch*, Francfort-Leipzig, J. G. Eslinger, 1761.
- Handjéri (Alexandre), *Dictionnaire français-arabe-persan et turc*, Moscou, Université impériale, 1841, t. II
- Michaud (Joseph-François), Poujoulat (Jean-Joseph-François), *Correspondance d'Orient, 1830-1831*, Paris, Ducollet, 1833, vol. II.
- Münif Efendi trad., *Muhâverât-i Hikemiye*, Istanbul, Ceridehâne Matbaası, 1276 (1859)
- Neumann (Christoph), *Das indirekte Argument, ein Plädoyer für die Tanzimât vermittles der Historie – die geschichtliche Bedeutung von Ahmed Cevdet Paşas Ta'rih*, Munster-Hambourg, Lit Verlag (coll. *Periplus parerga* 1), 1994.
- Neumann (Christoph), *Araç Tarih Amaç Tanzimat*, Istanbul, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 1999.
- Özege (M. Seyfettin) éd., *Eski Harflerle Basılmış Türkçe Eserler Kataloğu*, Istanbul, Fatih Yayınevi Matbaası, 1971-1979.
- Öztürk (Nurettin), « XIX. Yüzyıl Türk Edebiyatında Voltaire ve Rousseau Çevirileri », *Pamukkale Üniversitesi Eğitim Fakültesi Dergisi* XII, 2002.
- Raczyński (Edward), *Dziennik Podróży do Turcyi odbytey w roku MDCCCXIV*, Wrocław, Wilhelm Bogumił Korn, 1823.
- Raczynski (Edward), *1814'de İstanbul ve Çanakkale'ye Seyahat*, trad. Kemal Turan, Istanbul, Tercüman: 1001 Temel Eser, 1980.
- Şanizade [Mehmed Ataullah Efendi], *Tarihi*, vol. I, Istanbul, 1284 (1867) ; vol. II, Istanbul, Trabzonlu Bakırcıbaşı Mehmed Efendizade Süleyman Efendi Matbaası, 1290 (1873) ; vol. III, Istanbul, Ceride-i Havadis Matbaası, 1291 (1874) ; vol. IV, Istanbul, [Ceride-i Havadis Matbaası,] [1291 (1874)].

- Şânî-zâde [Mehmed Ataulлах Efendi], *Târîhi* [*Osmanlı Tarihi (1223-1237/1808-1821)*], éd. Ziya Yilmazer, Istanbul, Çamlıca, 2008.
- Störck (Anton Freyherr von), *Medicinischn-praktischer Unterricht für die Feld und Landwundärzte der österreichischen Staaten*, Vienne, Trattner, 1776.
- Strauss (Johann), « The Millets and the Ottoman Language : the Contribution of Ottoman Greeks to Ottoman Letters (19th-20th Centuries) », *Die Welt des Islams* 35/2, 1995, p. 189-249 [URL : www.jstor.org/stable/1571230, dernier accès : 17/05/2014].
- Toderini (Giambattista), *De la littérature des Turcs*, trad. Antoine de Courmand, Paris, Poinçot, 1789, vol. I.
- [Voltaire,] « De l'histoire », in *id.*, *Contes de Guillaume Vadé* [Genève, Cramer] (coll. *Complette des œuvres de Mr. de Voltaire V*), 1764, p. 255-262.
- Voltaire, « Histoire », in *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres : mis en ordre & publié par M. Diderot [...] ; [...], par M. D'Alembert*, vol. VIII, Paris, Briasson, [1765.] p. 220-225.
- [Voltaire,] « De l'histoire », in *id.*, *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques, & c.*, t. II, Genève, Cramer (coll. *Complette des œuvres de Mr. de Voltaire XV*), 1771a, p. 382-387.
- [Voltaire,] « De l'histoire », in Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, t. VII, [Neuchâtel, Société typographique,] 1771b, p. 17-89.
- Voltaire, « Histoire », *Œuvres complètes de Voltaire*, t. XLII, *Dictionnaire philosophique*, t. VI, [Kehl,] Société littéraire-typographique, 1785, p. 249-288.
- Voltaire, « Le pyrrhonisme de l'histoire, par un bachelier en théologie (1768) », in *Œuvres de Voltaire avec préfaces, avertissements, notes, etc.*, par M. Beuchot, t. XLIV, *Mélanges*, t. VIII, Paris, Firmin Didot frères, 1831, p. 383-485.
- Voltaire, *Hikâye-i Hikemiye-i Mikromega*, trad. Ahmed Vefik Pacha, Istanbul, İst. Bâb-ı Âlî Karşısında 57 Adetlu Matbaa, 1288 (1872).
- Voltaire, *Œuvres complètes : nouvelle édition avec notices, préfaces, variantes, table analytique... -XIX- Dictionnaire philosophique*, t. III, Paris, Garnier frères, 1879
- Voltaire, « Histoire », in *id.*, *Œuvres complètes*, p. 346-370.
- Voltaire, « Historiographe », in *id.*, *Œuvres complètes*, p. 370-373.
- Zülfikar (Mükerrem Bedizel), *Tabîp Şânî-zâde Mehmed Atâullah: Hayatı ve Eserleri*, Istanbul, Özel Yayınlar, 1991.

Edhem Eldem, *Début des Lumières ou simple plagiat ? La très voltairienne préface de l'Histoire de Şanizade Mehmed Ataullah Efendi*

L'*Histoire* de Şanizade Mehmed Ataullah Efendi (*Şanizade Tarihi*), rédigée dans les années 1820 et publiée près de cinquante ans plus tard, est précédée d'une préface (*mukaddime*) qui comporte des indices d'une influence occidentale. Une étude systématique du texte en question révèle qu'au-delà d'une innocente inspiration, Şanizade était allé jusqu'à plagier l'article « Histoire » que Voltaire avait rédigé pour l'*Encyclopédie* et retravaillé par la suite. Étant donné la réputation d'agent de modernité de Şanizade, la question est de savoir si cet acte, bien que peu honnête, pourrait être interprété comme un hommage discret à Voltaire et un désir d'exposer le public ottoman à l'enseignement des Lumières. Si l'étude de la préface révèle effectivement qu'il s'agit d'une adaptation plutôt que d'une traduction fidèle, il apparaît bien vite que l'objectif poursuivi, loin de vouloir faire connaître la pensée du philosophe, consistait au contraire à la dénaturer afin de la rendre compatible avec l'idéologie et la culture politique ottomanes de l'époque. Il en résulte donc un texte défiguré par des rajouts, des omissions et des distorsions et qui, tout en dévoilant les limites intellectuelles et l'opportunisme de Şanizade, montre à quel point une étude critique des textes ottomans de cette période reste à faire.

Edhem Eldem, *Early Enlightenment or Mere Plagiarism? The Very Voltairian Preface of Şanizade Mehmed Ataullah Efendi's History*.

Şanizade Mehmed Ataullah Efendi's *History* (*Şanizade Tarihi*), penned in the 1820s and published almost fifty years later, starts with a preface (*mukaddime*) bearing traces of a probable western influence. A systematic analysis of this text shows that far beyond an innocent inspiration, Şanizade had gone so far as to plagiarize Voltaire's article on "History," which he had written for the *Encyclopédie* and later reworked. Given Şanizade's reputation as an agent of modernity, one may wonder whether this may have been a covert homage to Voltaire, together with an attempt to expose the Ottoman public to the teachings of the Enlightenment. Although a close look at the preface does indeed reveal that this was an adaptation rather than a faithful translation, it also appears that Şanizade's actual intent, far from introducing the philosopher's ideas, was to alter it completely in order to render it compatible with the Ottoman ideology and political culture of the time. The result is a text disfigured by additions, omissions, and distortions, and which, apart from revealing Şanizade's intellectual limits and opportunism, shows to what extent a critical study of Ottoman texts of the period is still wanting.